



UNIVERSITÉ
DE GENÈVE

INSTITUT D'HISTOIRE
DE LA RÉFORMATION

INSTITUT D'HISTOIRE DE LA RÉFORMATION

BULLETIN ANNUEL

XLV (2023-2024)



Introduction : Denis Crouzet et Jules Michelet, une rencontre improbable

par Nicolas FORNEROD

Pourquoi Jules Michelet ?

par Denis CROUZET

Note sur Denis Crouzet, Jules Michelet et la notion de voix

par Marie HOULLEMARE

Michelet et le « roman » de la Renaissance : faits et fiction dans l'écriture de l'histoire

par Michèle CLÉMENT

La Renaissance héroïque de Michelet, un rêve de masculinité historienne ?

par Daniela SOLFAROLI CAMILLOCCI

INSTITUT D'HISTOIRE
DE LA RÉFORMATION

BULLETIN ANNUEL

XLV (2023-2024)

Université de Genève, décembre 2024

UNIVERSITÉ DE GENÈVE

Institut d'histoire de la Réformation

Fondé en 1969, l’Institut d’histoire de la Réformation (IHR) est l’un des centres interfacultaires de l’Université de Genève ; il travaille en liaison avec la Faculté autonome de théologie protestante et la Faculté des lettres. Sa mission est de promouvoir la recherche et les études post-graduées dans le domaine de l’histoire des idées, des institutions et des pratiques des Réformes ; les travaux qui se font sous ses auspices couvrent actuellement un champ chronologique allant du XV^e au XVIII^e siècle. Aux recherches et à l’enseignement du personnel scientifique de l’Institut s’ajoutent l’accueil de doctorant-es, stagiaires et chercheurs/euses en visite, l’organisation de séminaires de recherche, colloques et journées d’étude, ainsi que l’offre d’autres formes d’enseignement post-grade.

L’Institut d’histoire de la Réformation accueille dans ses locaux la Société du Musée historique de la Réformation (MHR), et collabore avec elle de manière très étroite. Fondation privée datant de 1897, le MHR regroupe une collection unique de livres et d’archives ayant trait à la Réforme du XVI^e siècle et, dans une moindre mesure, au protestantisme des XVII^e et XVIII^e siècles. La Société du MHR a patronné, avec l’aide du Fonds national de la recherche scientifique, des publications importantes, telles que la Correspondance de Théodore de Bèze et les Registres de la Compagnie des pasteurs.

ÉDITORIAL

L'année académique 2023-2024 a été marquée par son riche programme scientifique et par l'équipe, toujours plus nombreuse, qui anime et peuple désormais nos locaux au bâtiment des Philosophes. Un changement important s'est également produit sur le plan organisationnel : au début de l'année 2024, la professeure Daniela Solfaroli Camillocci a pris un congé sabbatique et m'a confié la direction de l'institut *ad interim*, direction que j'ai ensuite pleinement assumée dès l'été 2024. Il me tient à cœur de remercier ici très chaleureusement Daniela pour son engagement sans faille en faveur de notre Institut. Rappelons en effet que c'est elle qui a fait entrer l'Institut dans une nouvelle ère, après le renouvellement de l'équipe en 2019. Elle a non seulement constitué la nouvelle équipe, mais – avec sa grande habileté organisationnelle et son sens institutionnel aigu – elle a également mis en œuvre plusieurs changements importants, dont je ne citerai ici que deux éléments. D'une part, l'engagement de notre administrateur Gabriel Carnino et la restructuration de notre organigramme qui en a résulté, ce qui a permis de soulager considérablement notre Secrétariat. D'autre part, le déménagement aux Philosophes, qui n'était pas simplement un changement de lieu, mais aussi une clarification de la position de l'IHR au sein des unités académiques et des différentes bibliothèques spécialisées de l'Université de Genève. C'est grâce à la solution atteinte par Daniela que nous resterons visibles à l'avenir en tant qu'Institut autonome, et que nous pourrons continuer à accéder aux ressources exceptionnelles du MHR dans nos locaux. Nous tenons ainsi à remercier chaleureusement Daniela pour son grand engagement en tant que directrice !

Un autre changement notable parmi le staff de l'IHR est l'engagement de Matteo Colombo au poste d'assistant alloué par la Faculté de théologie, au printemps 2024. Matteo travaille à l'IHR depuis plusieurs années – d'abord engagé comme auxiliaire de recherche et d'enseignement dans le cadre du projet *Ambizione* dirigé par Paolo Sachet, il a entamé en 2022 une thèse de doctorat rattachée au projet FNS sur l'exégèse paulinienne, et qui porte sur la réception des Pères dans les commentaires bibliques de l'époque de la Réforme. Il poursuivra ce projet dans le cadre de son assistantat et restera lié à l'équipe Paul, mais mettra désormais ses connaissances et compétences à la disposition de l'ensemble de l'IHR. Nous lui souhaitons la bienvenue dans cette nouvelle fonction !

D'autres changements ont également eu lieu au sein de l'équipe et nous utilisons désormais pleinement les locaux mis à notre disposition. Cela est dû en particulier à une série de projets récents qui ont été débuté à l'IHR. Il s'agit tout d'abord de deux nouveaux projets de doctorat individuels, soutenus par le FNS dans le cadre du programme Doc.CH : en avril 2024, Océane Brigitte a rejoint l'IHR pour poursuivre

l'« étude d'une pensée radicale au siècle des Lumières » portant sur Marie Huber (1695-1753), avec un angle d'étude féministe. Cet été, Melinda Fleury a également commencé un projet Doc.CH à l'Institut, afin d'étudier le discours historique de Lancelot Voisin de La Popelinière (1541-1608) et visant à mettre en évidence les références intertextuelles et les stratégies de vérification, notamment grâce aux approches des humanités numériques.

À la fin de l'été, le nouveau projet FNS de Paul-Alexis Mellet a également démarré. Intitulé « La Bibliothèque des Monarchomaques : Une archéologie des discours politiques réformés » (ARCHEO-POL), il se propose d'explorer les sources des monarchomaques, c'est-à-dire de ces juristes et théologiens calvinistes qui ont défendu la résistance armée contre les tyrans. Le projet, qui comporte également une dimension numérique avec la mise en ligne de l'ensemble des traités monarchomaques, a permis de recruter deux nouveaux collaborateurs et une nouvelle collaboratrice : Lorenzo Paoli (post-doctorant), qui étudiera l'utilisation des récits historiques et des sources historiographiques dans ce corpus ; Alyzé Bianco (doctorante), qui se consacrera au traité de Jean de Coras, notamment avec des outils numériques ; et Nicholas Champeaux (doctorant), qui se penchera sur la construction des généalogies pendant la Ligue.

Enfin, une excellente nouvelle nous est parvenue à la fin du mois de juillet 2024 : Giovanni Gellera, collaborateur scientifique du projet *A Disregarded Past* depuis 2020, a remporté un *Consolidator Grant* du FNS. Ce financement très prestigieux lui a valu d'être nommé professeur et lui permettra de créer et diriger sa propre équipe de recherche pendant cinq ans. Nous nous en réjouissons, d'autant qu'il souhaite intégrer ce projet à l'IHR, de sorte qu'il restera avec nous pour cinq années supplémentaires. Intitulé *At the Crossroads of Early Modernity: An Interdisciplinary Study of John Mair (c.1467-1550)*, le projet porte sur le réseau personnel et intellectuel de John Mair, l'un des scolastiques les plus marquants à l'aube des temps modernes : actif à la fois à Paris et en Écosse, Mair a enseigné, entre autres, à Pierre Viret, John Knox, Ignace de Loyola et probablement aussi à Jean Calvin.

Nous adressons nos félicitations aux porteurs et porteuses de projets et souhaitons la bienvenue aux nouveaux collaborateurs et nouvelles collaboratrices !

Il va de soi que cette croissance impressionnante de projets de recherche place notre Institut devant certains défis : les tâches administratives augmentent massivement et nous atteignons les limites du possible avec les locaux qui nous sont attribués. L'année qui vient de commencer est donc marquée, d'un point de vue institutionnel, par la recherche de solutions, que ce soit pour obtenir des ressources financières supplémentaires ou pour disposer de locaux additionnels dans un délai proche. Il conviendra également de développer une stratégie commune pour les nombreux

projets numériques rattachés à notre Institut, afin d'exploiter les synergies et de limiter les charges supplémentaires. Cependant, aussi exigeantes que soient ces tâches, ce sont au demeurant des problèmes réjouissants, car ils témoignent de la formidable dynamique qui règne au sein de notre Institut et de l'envie persistante, notamment chez les jeunes chercheurs et chercheuses, d'explorer et de mieux comprendre l'époque de la Réforme. C'est donc avec un grand plaisir que je vous présente, chère lectrice, cher lecteur, le bulletin de l'année académique 2023-2024 qui en témoigne, et je vous souhaite une bonne lecture.

Ueli Zahnd
Directeur
Décembre 2024

BIBLIOTHÈQUE

Au cours de l'année 2023-2024, notre bibliothèque s'est enrichie de 35 volumes et brochures, dont 9 documents anciens.

Parmi les livres anciens, il faut relever :

- Alexandre COOKE, *La Papesse Jeanne, ou dialogue entre un protestant et un papiste*, Sedan, 1633.
- Jacob HEERBRAND, *Refutatio defensionis assertionum Iesuitarum de Ecclesia Christi*, Tubingae, 1577.
- Pierre JURIEU, *L'anéantissement de l'homme pécheur devant le throne de la justice de Dieu*, La Haye, 1687.
- Louis SERVIN, *Arrest pour l'instruction des enfans en la religion catholique, apostolique et romane*, Paris, 1622.

Outre les achats ponctuels, plusieurs séries ont été complétées.

Les ressources de la bibliothèque sont ouvertes aux chercheurs et chercheuses, selon une [procédure d'accès](#) dont on peut prendre connaissance sur notre site Internet. Le règlement d'usage des locaux est disponible auprès de notre bibliothécaire.

RECHERCHE

Projets de recherche soutenus par le Fonds national suisse

La Bibliothèque des Monarchomaques. Une archéologie des discours politiques réformés (XVI^e siècle)

Ce projet de recherche, dirigé par Paul-Alexis Mellet et lancé en septembre 2024 pour une période de quatre ans, est financé par le FNS. L'objectif est de se concentrer sur les sources des Monarchomaques, ces juristes et théologiens calvinistes de la fin du XVI^e siècle qui ont justifié la résistance armée contre les tyrans. Alors que leurs écrits sont apparemment bien connus, de nombreuses zones d'ombre subsistent : liste précise des ouvrages et de leurs rééditions et traductions, réponses critiques, influences et surtout sources et références. Il s'agit d'offrir des analyses transversales de textes souvent étudiés séparément, tout en adoptant une méthode originale : l'étude des sources dont ils se sont inspirés, fondée sur l'utilisation d'outils computationnels. L'équipe du projet est constituée d'un post-doctorant (Lorenzo Paoli) et de deux doctorant-es (Alyzé Bianco et Nicolas Champeaux). La première manifestation scientifique du projet aura lieu en avril 2025, avec une journée d'étude sur le thème : « Passé-présent : concilier l'inconciliable à l'époque des guerres civiles et confessionnelles (XVI^e siècle) ».

L'exégèse des épîtres pauliniennes au XVI^e siècle

Ce projet, co-dirigé par Ueli Zahnd et Stefan Krauter (Université de Zurich) et subventionné par le FNS, se propose d'explorer les richesses de l'exégèse paulinienne au XVI^e siècle – un sujet trop souvent laissé dans l'ombre par la recherche néotestamentaire moderne et trop peu étudié par les historien-nes de la Réforme. Au cœur de ce projet se trouve [une base de données](#) (RPP) répertoriant des commentaires rédigés (ou publiés) au XVI^e siècle : pour le seul espace suisse, nous avons rassemblé près de 700 commentaires – à noter que la totalité des imprimés bâlois n'a pas encore été répertoriée. L'équipe du projet (deux doctorant-es à Zurich, Noemi Schürmann et Benjamin Manig, ainsi qu'une post-doctorante à Genève, Floriane Goy) a été complétée par un boursier Fulbright, Jeb Ralston, qui nous a rejoint à Genève à l'été 2024, tandis que Matteo Colombo (qui reste toujours rattaché au projet) a été engagé comme assistant IHR. En mars, le projet a organisé son premier colloque international, intitulé « The Many Faces of Paul: Pauline Exegesis in Pre-modern Times », qui a rassemblé une trentaine de chercheurs et chercheuses à Genève. Au cours de l'année, l'équipe s'est régulièrement réunie entre Zurich et Genève. Les membres du projet ont également participé à plusieurs colloques internationaux – entre autres à Paris, Louvain, St Andrews et Bochum – et ont publié leurs premiers résultats.

S'en tenir aux Faits de Jésus Christ et du pape. Les imprimés évangéliques romands et les pratiques de communication religieuse à l'époque de la Réforme (SETAF 2022-2026)

Le projet SETAF, soutenu par le FNS et dirigé par Daniela Solfaroli Camillocci, a accueilli deux nouveaux membres dans son équipe : Elina Leblanc, collaboratrice et développeuse du site web du projet, et Mylène Dejouy, auxiliaire de recherche rattachée au versant numérique du projet. Elle prend la suite d'Aurélia Marques Oliveira et Pierre-Olivier Beaulnes, qui ont terminé avec succès leur maîtrise. En septembre 2023, Geneviève Gross a participé au colloque « Premiers théâtres suisses », organisé par Natalia Wawrzyniak à l'Université de Lausanne, avec une communication intitulée « La Vérité cachée de Mathieu Malingre et sa circulation dans l'espace romand et francophone à travers ses réimpressions ». Au cours du semestre d'automne 2023, l'équipe a organisé un cycle de séminaires, intitulé « Établir un corpus : définitions, usages et terrains de recherche », avec les interventions de Corinne Leveleux-Teixeira (Université d'Orléans), Malcolm Walsby (ENSSIB, Lyon), Jérémie Koering (Université de Fribourg) et Cinthia Meli (UNIGE). Le 9 février 2024, Geneviève Gross, Sonia Solfrini et les auxiliaires de recherche ont organisé un séminaire consacré à « Océriser un corpus en caractères gothiques : défis, outils et premiers résultats », pour présenter leur travail d'océrisation sur le corpus d'imprimés romands du projet SETAF. Par la suite, Sonia Solfrini a présenté deux des outils créés dans ce cadre, un modèle d'OCR (Optical Character Recognition) et un modèle pour l'analyse de la mise en page, à la rencontre Humanistica 2024. L'article lié à cette communication est paru dans les actes de ce colloque : Sonia Solfrini, *et al.* « [Océriser les imprimés du XVI^e siècle en langue française : le cas d'un corpus romand en caractères gothiques](#) », *Humanistica 2024*, Association francophone des humanités numériques, mai 2024, Meknès, Maroc. Sonia Solfrini a également donné une communication, intitulée « Définir un corpus de recherche : l'œuvre du poète réformé Matthieu Malingre », au *DH Day* de l'Université de Genève, le 7 mars 2024. Enfin, Brigitte Roux a modéré et participé aux 7^e journées doctorales internationales de l'Unité de Recherche Transitions à l'Université de Liège, les 6-7 mai 2024, avec une communication portant sur « Les Faits de Jésus Christ et du pape : mode de constitution d'un catalogue numérique d'images ». Les activités SETAF peuvent être suivies sur [le site du projet](#).

The Greek Imprint on Europe: Patristics and Publishing in the Early Swiss Reformation

Ce projet FNS *Ambizione*, dirigé par Paolo Sachet, a débuté en septembre 2020 et s'achèvera à la fin de l'année 2024. Son objectif consiste en la réévaluation du rôle joué par l'espace helvétique dans le renouveau des éditions des Pères grecs, à l'aube de la Réformation. À travers son approche digitale, quantitative et qualitative, le projet contribue à redéfinir, à partir du milieu suisse, l'impact de la patristique grecque sur la culture européenne – un phénomène trop souvent négligé. En offrant un modèle méthodologique pour les études de réception, il se fixe comme fin de stimuler des

investigations analogues dans les domaines des études littéraires, de l'histoire culturelle et de l'histoire du livre. Le principal résultat des deux premières années de travail du projet est la base de données [AGAPE](#), en accès libre, qui a été lancée en novembre 2022 et qui a déjà été visitée plus de 900 fois. AGAPE cartographie la réception des Pères de l'Église grecque sous forme imprimée dans toute l'Europe dans la première époque moderne. Contrairement à l'intérêt de la Renaissance pour l'Antiquité païenne et la littérature classique, la redécouverte des Pères grecs reste méconnue et largement sous-étudiée. Le nombre d'inexactitudes dans les répertoires régionaux, nationaux et collectifs en ligne disponibles à l'heure actuelle transforme la recherche bibliographique en un exercice long et peu gratifiant, ce qui affecte gravement le développement du sujet. Pour faire face à ce problème, AGAPE enregistre toutes les éditions d'œuvres patristiques grecques imprimées en Europe de 1465 à 1600 en langue originale, ainsi que dans les traductions latines et vernaculaires. AGAPE affine les données disponibles et améliore substantiellement leur niveau de détail : non seulement la base relie chaque œuvre à l'ID de la *Clavis Patrum Graecorum* (CPG), l'autorité standard dans le domaine, mais elle décrit également en détail tous les contenus (texte et paratexte) et s'appuie strictement sur l'analyse d'au moins un exemplaire de chaque édition. AGAPE donne actuellement accès à toutes les éditions imprimées au XV^e siècle (environ 310). Les données relatives au XVI^e siècle seront publiées décennie par décennie (1501-1510, 1511-1520, 1521-1530 etc.) afin de garantir la fiabilité des résultats de recherche. Dans le cadre du projet, les journées d'études « Éditer, traduire et interpréter les Pères grecs dans l'espace francophones européen (1450-1650) » ont eu lieu à l'IHR les 3 et 4 novembre 2022, organisées par Paolo Sachet et Matteo Colombo.

A Disregarded Past – Medieval Scholasticism and Reformed Thought

Ce [projet de recherche](#) d'Ueli Zahnd, subventionné par le FNS depuis août 2020, s'est globalement terminé en septembre ; le doctorant Zachary Seals terminera son engagement dans le cadre du projet au début de l'année 2025. Étudiant l'importance de la théologie médiévale pour la genèse et la formation de la tradition réformée, le projet s'est terminé avec un colloque international d'envergure portant sur la réception de la pensée de Jean Duns Scot à l'époque moderne : « *Scotism in the Reformation Era: Historical and Historiographical Questions* » (du 9 au 11 septembre 2024). Une quinzaine de chercheurs et chercheuses ont retracé l'importance de ce théologien scolaire dans les différents milieux confessionnels entre le XVI^e et le XVIII^e siècle. Outre ce colloque, les membres de l'équipe sont intervenus dans plusieurs manifestations scientifiques en Europe et en Amérique du Nord, et ont continué à publier les résultats des leurs recherches. L'équipe du projet est particulièrement fière d'annoncer que Giovanni Gellera, collaborateur scientifique de ADP, pourra continuer à travailler sur les pistes du projet grâce au *Consolidator Grant* qu'il a obtenu en septembre 2024.

Édition critique de L'Histoire véritable de la vie de Jean de Labadie et de l'Abregé sincère de la vie et de la conduite et des vrais sentimens de feu Mr. De Labadie

Dans le prolongement de ce projet, soutenu par le FNS entre 2012 et 2016, Nicolas Fornerod travaille actuellement à la mise en ligne de la transcription de ces récits biographiques, qui seront à disposition en libre accès sur le site de l'IHR.

Projets individuels, travaux en cours

A Companion to Late Medieval Theology

Ce manuel sur la théologie des deux derniers siècles du Moyen Âge, dirigé par Ueli Zahnd, Giovanni Gellera et Florian Wöller (Copenhague) paraîtra chez Brill à Leyde dans la série des *Companions to the Christian Tradition*. Son but est de rendre plus accessible la terre inconnue de la pensée théologique de la fin du XIV^e et du XV^e siècle, pensée qui présente le contexte immédiat de la Réforme. Les travaux de rédaction des différents chapitres ont continué et un calendrier définitif a été fixé, qui permettra de soumettre le manuscrit en début d'année 2026.

Édition de la Psychopannychia de Jean Calvin

Dans le cadre des *Ioannis Cahini opera omnia denua recognita* (Genève, Droz), Ueli Zahnd prépare l'édition bilingue (latin/français) de la *Psychopannychia*, la première œuvre théologique de Calvin. Le projet a connu un ralentissement lors de l'année écoulée, dû à un plus grand investissement dans les projets d'envergure, financés par le FNS. Une reprise plus ciblée est prévue pour 2025.

The Scholastic Commentaries and Texts Archive

Dans ce projet visant à rendre disponibles en accès libre des textes ayant trait à l'histoire intellectuelle latine entre le XII^e et le XVII^e siècle, Ueli Zahnd est coéditeur technique et fait partie du comité éditorial. Depuis août 2020, une collaboration entre la SCTA et le projet FNS *A Disregarded Past* est établie pour promouvoir la représentation de textes protestants consultables dans cette archive.

Ueberweg: Grundriss der Geschichte der Philosophie, 14. – 16. Jahrhundert

Ce projet prend place dans le cadre de la refonte générale du *Grundriss der Geschichte der Philosophie* de Friedrich Ueberweg (1^{re} édition 1863–1871, 2^e édition 1924–1927), l'une des histoires de la philosophie les plus complètes de la recherche moderne. Avec Philippe Büttgen (Paris), Laurent Cesalli (Genève), Christophe Grellard (Paris), Fosca Mariani Zini (Tours) et Jacob Schmutz (Louvain), Ueli Zahnd coédite les volumes sur la philosophie occidentale du XIV^e au XVI^e siècle, préparant une vue d'ensemble novatrice de ces siècles attribués traditionnellement à des périodes différentes. Ce projet est soutenu financièrement par l'*Académie Suisse des sciences humaines et sociales*.

Rédaction d'un « Key Information File » pour le dépôt des déchets nucléaires

Pour la *Société coopérative nationale pour le stockage des déchets radioactifs* (NAGRA), Ueli Zahnd fait partie d'un groupe d'expert-es qui prépare la rédaction d'un *Key Information File*. Ce dossier devra rassembler toutes les informations nécessaires sur les déchets nucléaires stockés et devrait être lisible et compréhensible dans l'idéal pour plusieurs milliers d'années. En tant qu'historien, Ueli Zahnd accompagne ces discussions et évalue, dans la perspective de ce qui a résisté au temps jusqu'ici, la durabilité des solutions proposées.

Correspondance des réformateurs en territoires francophones et suisses – CRFS

Ueli Zahnd a construit [une base de données](#) qui a pour but de répertorier les informations élémentaires sur les correspondances des réformateurs en territoires francophones et suisses. Elle sert à préparer un projet qui reviendra sur le travail d'Aimé-Louis Herminjard, dont les papiers se trouvent à l'IHR. Pour l'instant, elle rassemble les données des correspondances complètes de Sébastien Castellion, de Celio Secundo Curione et de Nikolaus Zurkinden, ainsi que quelques autres lettres. Cela correspond à un peu plus de 600 entrées et à un réseau auquel participent une centaine de personnes.

Édition critique du Traité des reliques de Calvin (1543)

Ce projet est mené par Luce Albert (Angers), Nicolas Balzamo (Neuchâtel) et Paul-Alexis Mellet. Il s'agit de préparer une édition critique du fameux *Traité des reliques* de Calvin, en établissant un texte solide et en comparant les différentes éditions jusqu'en 1600, ce qui n'a jamais été fait jusqu'à présent. Le texte est actuellement saisi et les comparaisons terminées : restent à rédiger les notes et l'introduction. La publication, prévue pour 2026, sera assurée par les éditions Droz.

Recherches sur François Leguat, un protestant de Bresse en exil

Paul-Alexis Mellet participe à ce projet de recherche, dirigé par Christophe Greffet, qui s'intéresse à François Leguat, seigneur de Sauzey en Bresse (1638-1735). Celui-ci a fui la France pour Amsterdam après 1685 et a découvert l'île Rodrigue pour y établir une colonie protestante. Après avoir réuni les sources le concernant, les membres de la commission sont en train de préparer une conférence et de rédiger collectivement une biographie de François Leguat.

Anthropologie politique et religieuse de la parole (XVI^e-XVIII^e siècle)

Ce projet de recherche, conduit conjointement par Monique Weis (Université du Luxembourg), Jérémie Ferrer-Bartomeu (FNRS) et Paul-Alexis Mellet, consiste à interroger les significations et les enjeux de la parole – dans ses rapports avec l'écrit – en Europe pendant l'Ancien Régime. La première étape a permis de créer un vaste

groupe de recherche, grâce à deux colloques internationaux à Genève (février 2022) et au Luxembourg (septembre 2023). La deuxième étape a consisté en une série d'ateliers de lecture de sources (Tours, Nancy et Louvain-La-Neuve). La troisième et dernière étape de ce premier cycle sera l'organisation d'un colloque international à Bruxelles en octobre 2025.

Les « discours véritables » (XVI^e-XVII^e siècle)

Ce projet de recherche, lancé par Paul-Alexis Mellet et Estelle Doudet (Lausanne), rassemble plusieurs chercheurs et chercheuses internationales en histoire et littérature. Il s'agit de s'interroger, d'un point de vue interdisciplinaire, sur un genre mineur des productions imprimées des XVI^e et XVII^e siècles, les « discours véritables », et de tenter d'en définir les caractéristiques. Après une vingtaine de réunions et des publications séparées, le groupe prépare un ouvrage collectif rassemblant des sources éditées, accompagnées de leurs commentaires et analyses. L'ouvrage est maintenant en cours de rédaction, pour une publication prévue en 2026.

Concorde et discorde (XVI^e siècle)

Paul-Alexis Mellet participe à ce projet de recherche dirigé par Stéphan Geonget (CESR de Tours). Saint Augustin dit de la paix qu'elle est une « concorde raisonnable » (*ordinata concordia*). Cette conception n'est pas oubliée à la Renaissance : nombreux sont ceux qui, au cours des guerres civiles, mettent au centre de leur réflexion cette union des coeurs que désigne étymologiquement la concorde. Louis Le Caron évoque en ce sens la recherche d'une « paisible concorde » et Du Moulin en mentionne les modalités pratiques (*Oratio de concordia*, 1546). Après une première journée d'étude, le groupe prépare une première publication prévue pour 2025.

Le Temps du roi : imaginaire et politique de la temporalité historique en France et en Europe (1580-1789)

Paul-Alexis Mellet participe à ce programme de recherche soutenu par l'Institut Universitaire de France et dirigé par Delphine Reguig (Saint-Etienne-IHRIM). Ce projet a l'ambition de mesurer à quel point l'affirmation de la monarchie absolue a mis en crise la possibilité d'écrire son histoire : la gloire du roi, garante de la paix et de la stabilité du royaume, pouvait être montrée, notamment par les arts plastiques, mais ne pouvait plus être racontée, en raison des limites épistémiques, éthiques et rhétoriques de l'éloge. L'hypothèse qui guide notre projet est que l'échec répété de l'historiographie royale a déplacé les modalités discursives du récit de l'histoire. L'objectif est de mettre au jour un discours collectif qui, en lieu et place de ce récit, a déployé un imaginaire et une politique de la temporalité bien spécifiques. Après une journée d'étude organisée par Lorenzo Comensoli Antonini et Paul-Alexis Mellet, le groupe prépare un numéro spécial de la revue *Dix-septième siècle* sur l'écriture de l'histoire (1570-1640), prévu pour 2025.

La toile de Celio Secondo Curione (1503-1569). Parcours et réseaux d'un humaniste dissident : perspectives historiques et littéraires.

Ce projet de publication est porté par Daniela Solfaroli Camillocci et Chiara Lastraioli (CESR-Tours), dans le cadre de la convention de l'IHR avec le CESR de Tours. Le volume collectif en préparation sollicite une collaboration internationale et produira une réactualisation historiographique du profil et de l'œuvre de cet humaniste dissident. Au cours de l'année écoulée, le processus éditorial a été achevé. Le volume paraîtra dans la collection « Études Renaissantes » du CESR de Tours, chez l'éditeur Brepols en 2025.

De Genève à l'Europe : la religion de Gregorio Leti

Daniela Solfaroli Camillocci rédige actuellement son étude sur la critique des identités confessionnelles dans les écrits de Gregorio Leti (1630-1701), publiciste et historien qui a séjourné à Genève de 1661 à 1679.

Édition critique de la première partie des Actes et gestes d'Antoine Froment

Ce projet, qui a débuté en 2019 sous la direction de Nicolas Fornerod et auquel sont associées Daniela Solfaroli Camillocci et Hadrien Dami, est réalisé en parallèle au travail éditorial préparatoire qui a été mené avec les étudiant-es depuis quatre ans, dans le cadre du séminaire d'initiation à l'édition de sources historiques offert par l'IHR. Les textes de quatre différentes versions inédites de la première partie des *Actes et gestes* et d'une description inédite de Genève sont à présent établis. La publication des actes de la journée tenue en mai 2022 sera soumise au Comité éditorial de la collection « Geneva Studies in the European Reformations » chez Schwabe Verlag.

Édition des Acta et Documenta Synodi Nationalis Dordrechtanae (1618-1619)

Dans le cadre de ce projet international mené sous l'égide de la Bibliothèque Johannes a Lasco d'Emden, Nicolas Fornerod a collaboré à l'édition du volume II, dont le second tome (II.2) a paru en 2023 et le premier (II.1) en 2018. Il rédige actuellement en marge de ce projet un ouvrage de synthèse sur le synode de Dordrecht.

Cité et Université

UELI ZAHND

« John Mair and the Late Medieval Doctrine of Predestination », présentation pour le groupe de discussion « Logic&Luther » (en ligne, 1^{er} février 2024)

« Entre sagesse et folie. Salomon dans le théâtre carnavalesque à l'époque de la Réforme », communication dans le cadre du cours publicisé par la Faculté

autonome de théologie protestante « Le jugement de Salomon, une (im)pertinence ? » (Genève, 9 avril 2024)

PAUL-ALEXIS MELLET

« Réforme ou Réformes ? » visite guidée dans le cadre du festival *Histoire & Cité*, organisées par des étudiant-es de Master sous la supervision de Paul-Alexis Mellet (Genève, 17 avril 2024)

« Quand la Réforme s’empare de la rue » visite guidée dans le cadre du festival *Histoire & Cité*, organisées par des étudiant-es de Master sous la supervision de Paul-Alexis Mellet et en partenariat avec le Musée International de la Réforme (Genève, 20 avril 2024)

DANIELA SOLFAROLI CAMILLOCCI

« Du côté des réformateurs », intervention à la suite de la conférence de David Rosso (Fondazione Centro culturale valdese) « Les Vaudois du Piémont et Genève. Une parole protestante qui traverse les frontières », manifestation organisée conjointement par l’Église protestante de Genève et l’Association « Sur les pas des Huguenots et des Vaudois du Piémont – Genève » (Genève, 5 septembre 2023)

Communications et autres interventions

UELI ZAHND

« Institutional Inertia: Medieval Heritage in Protestant Libraries », keynote pour le *7th European Congress of Medieval Studies de la Fédération internationale des instituts d’études médiévales* « The Medieval Book Through the Lens of the Librarian. Format and Content versus Reputation and Aura » (Bâle, 8 septembre 2023)

« Perspektiven einer Computational Theology: Historische Theologie », direction d’un groupe de travail dans le cadre du colloque « Computational Theology. Methoden – Praktiken – Perspektiven » (Heidelberg, 15 septembre 2023)

« John Mair and the Early Reformers in French-Speaking Switzerland », communication dans le cadre du colloque « ‘The Most Perfect School of Christ’: Intellectual Relations between Geneva and Scotland in the 16th and 17th Centuries », organisé par Giovanni Gellera dans le cadre du projet *A Disregarded Past* (Genève, 3 novembre 2023)

« La *Methodus Sacrae Scripturae* de Lambert Daneau : modèles humanistes (et médiévaux) pour guider le lecteur protestant », communication dans le cadre du colloque « Instrumenta laboris, paratextes et companions. Aider à la lecture de la Bible

de l'Antiquité à l'époque moderne », organisé par le *Centre d'études supérieurs de la Renaissance* (Tours, 23 novembre 2023)

« Exposer les interprètes. Approches numériques de l'exégèse du XVI^e siècle », présentation dans le cadre du « DH Day de l'Université de Genève » organisé par la *Chaire en humanités numériques* (Genève, 6 mars 2024)

« Discussing Divine Reprobation in the Long 15th Century: the Role of Romans 9–11 », communication dans le cadre du colloque d'ouverture du projet *L'exégèse des épîtres pauliniennes au XVI^e siècle : « The Many Faces of Paul. Pauline Exegesis in Pre-modern Times* » (Genève, 22 mars 2024)

« La sagesse antique pour mieux comprendre Paul : usages de ressources classiques dans l'exégèse de la Réforme », communication dans le cadre du projet « *Humanistica Helvetica* » (Fribourg, 22 avril 2024)

PAUL-ALEXIS MELLET

Introduction de la journée d'étude « Les traces d'un temps nouveau ? Percevoir la nouveauté du présent entre XVI^e et XVII^e siècle », avec Lorenzo Comensoli Antonini (Lyon, septembre 2023)

« La dissidence de Castellion : raison, vérité et conscience », communication dans le cadre du colloque « Une Renaissance dissidente ? », organisé par John O'Brien, avec Ullrich Langer (Lyon, mars 2024)

« Les usages d'une actualité violente : les discours véritables au cours des conflits religieux (1550-1650) », communication à la Maison Française de Madison-Wisconsin (Madison, mars 2024)

« La providence divine au quotidien : petits récits et grands signes (fin XVI^e siècle) », communication dans le cadre du panel « Les discours véritables : écrire sur le vif à la Renaissance » de la *Renaissance Society of America* (Chicago, mars 2024)

« Remonstrance au Roy, en son Conseil. Par les Deputez des Eglises reformées de France, à Lyon, au moy de Septembre 1595 », communication dans le cadre de l'atelier de lecture de sources « La parole religieuse » (Nancy, avril 2024)

« Pratiquer la langue de l'État. Les assemblées politiques des protestants français (1562-1598) », communication dans le cadre du webinaire « Le travail de l'administration sur elle-même (images, discours, corpus). Première modernité, Europe et premières colonies », organisé par J. Ferrer-Bartomeu (Bruxelles, septembre 2024)

« Une autre histoire des guerres de religion. Retours critiques sur trente ans de recherches en histoire moderne », communication dans le cadre du séminaire du

Group for Early Modern Cultural Analysis, avec J. Ferrer-Bartomeu (Louvain-La-Neuve, octobre 2024)

DANIELA SOLFAROLI CAMILLOCCI

Journées d'études IHR « S'opposer, déposer, exclure. L'imprimé à l'épreuve de la rupture : pratiques textuelles et figuratives, XVI^e-XVII^e siècle » introduction, avec Chrystel Bernat (IPT – Montpellier) et Olivier Christin (UNINE et EPHE – Paris) (Genève, 9-10 novembre 2023)

« La Renaissance en question ? Michelet et le rêve de la modernité » Table ronde autour du livre de Denis Crouzet, *Le XVI^e siècle est un héros*, Institut d'histoire de la Réformation, organisée et modérée par Nicolas Fornerod (Genève, 22 novembre 2023) (*voir la rubrique Articles*)

« *Lactation in History*: une exploration pluridisciplinaire », avec Francesca Arena, intervention dans le cadre du séminaire « Regards Croisés sur la Petite Enfance » de l'Université Paris Cité (Paris, 1^{er} décembre 2023)

« La Réforme contre le monopole du savoir ? Construction, représentation, réception d'une utopie sociale et religieuse », intervention à la table ronde organisée à la Maison des Sciences de L'Homme par Jérôme Laubner et Claire Placial, avec la collaboration de Michèle Clément (Lyon, 3 février 2024)

NICOLAS FORNEROD

Modération de la table ronde intitulée « La Renaissance en question ? Michelet et le rêve de la modernité », autour du livre de Denis Crouzet, *Le XVI^e siècle est un héros* (Genève, 22 novembre 2023) (*voir la rubrique Articles*)

Membre du jury de la thèse d'Alain-Cyril Barioz, « Un arbre en ce monde. Théodore de Bèze moraliste du *contemptus mundi* » (1008 p.), soutenue à Sorbonne-Université, dirigée par Denis Crouzet et Olivier Millet (Paris, 26 février 2024)

« Lisières du Nouveau Monde : l'inscription du littoral américain entre récits de découverte et cartographie » communication dans le cadre du séminaire d'Eva Pibiri (Lausanne, 14 mai 2024)

Table ronde de clôture du colloque international organisé par Frédéric Tinguely, « Voyages incertains. La littérature viatique à la croisée du référentiel », modérée par Yasmine Atlas (Genève, 23-24 mai 2024)

HADRIEN DAMI

« "Quelques opinions un peu étranges" ? The controversial publication of John Cameron's works in Geneva (1640-1642) », communication dans le cadre du colloque

« "The most perfect school of Christ": Intellectual Relations between Geneva and Scotland in the 16th and 17th Centuries » (Genève, 3-4 novembre 2023)

« "Imprimé à Genève". L'adresse typographique comme marqueur d'opposition confessionnelle : encadrement institutionnel, usages, conflits (XVII^e siècle) », intervention lors des journées d'étude « S'opposer, déposer, exclure. L'imprimé à l'épreuve de la rupture : pratiques textuelles et figuratives, XVI^e-XVII^e siècle » (Genève, 9-10 novembre 2023)

« Pietro del Martello à Genève. La 'traduction' d'une fausse adresse à succès (fin du XVII^e s.) », communication au workshop international « Espace public et crises de la modernité : l'art de réduire au silence l'adversaire / Spazio pubblico e crisi della modernità: l'arte di ridurre al silenzio l'avversario » (Como, 22-24 janvier 2024)

« L'information politique imprimée à Genève avant les journaux (fin du XVII^e s.) », communication au colloque international de la Société Suisse pour l'Étude du XVIII^e siècle : « La presse périodique suisse dans le contexte médiatique européen / Die periodische Presse in der Schweiz im medialen Kontext Europas » (Fribourg, 18-19 avril 2024)

« From Pierre Aubert to Pierre Marteau: Geneva as Fake Imprint and Hub for Fake Imprints in the Seventeenth Century », communication au colloque international « Forgeries, Fakes, and Counterfeits in Print Culture: Texts, Editions, Copies » (Oxford, 10-11 mai 2024)

MATTEO COLOMBO

« Patristic Readers and Humanistic Preachers: Paul through Origen », intervention dans le cadre du colloque du projet FNS *L'exégèse des épîtres pauliniennes au XVII^e siècle : « The Many Faces of Paul. Pauline Exegesis in Pre-modern Times » (Genève, 21-23 mars 2024)*

Autres activités

UELI ZAHND

Co-éditeur de *Arha Verbi. Yearbook for the Study of Medieval Theology* (AV, Münster : Aschendorff) ; membre du comité éditorial de la *Zwingliana* (Zurich : TvZ), de la *Revue suisse d'histoire religieuse et culturelle* (RSHRC, Bâle : Schwabe), des *Textes et Études du Moyen Âge* (TEMA, Turnhout : Brepols), des *Theologisch bedeutsame Orte der Schweiz* (THEOS, Bâle : Schwabe) et des *Schriften der Internationalen Castellio Gesellschaft* (SICG, Bâle : Schwabe) ; membre du comité éditorial et coéditeur technique du *Scholastic Commentaries and Texts Archive* ([SCTA](#)) ; membre des comités directeurs de la *Gesellschaft für die Geschichte des reformierten Protestantismus*, de la *Internationale Castellio-Gesellschaft* et de la *Fédération Internationale des Instituts d'Études Médiévales* ; membre du

Conseil scientifique de la *Stiftung Johannes a Lasco Bibliothek* (JALB, Emden) ; membre du *Curatorium pour le catalogage des manuscrits médiévaux et prémodernes conservés en Suisse* de l'Académie suisse des sciences humaines et sociales ; membre du *Conseil de fondation* et du *Conseil scientifique* du Musée international de la Réforme (MIR; Genève) ; membre de la *Schweizerische Theologische Gesellschaft*, du *Verein für Reformationsgeschichte*, de l'*Association d'Histoire Ecclésiastique Suisse*, de la *Société Internationale pour l'étude de la philosophie médiévale*, de la *Gesellschaft für Philosophie des Mittelalters und der Renaissance* et de l'*Internationale Gesellschaft für Theologische Mediävistik*.

PAUL-ALEXIS MELLET

Membre du Conseil participatif de l'UNIGE ; chercheur associé au Centre d'Études Supérieures de la Renaissance de Tours ; co-directeur de la collection « Le Savoir de Mantice » chez Champion ; co-directeur de la collection « Travaux du CESR » chez Garnier ; membre du Conseil d'Administration de l'association RHR (Renaissance, Humanisme, Réforme) ; expert auprès du Fonds de la Recherche Scientifique (Belgique) ; membre de la SFDES (études seiziémistes), de l'AHMUF (historiens modernistes), de la SIALB (La Boétie), du MHR (histoire de la Réformation), de la SSH (Société suisse d'histoire), du GRHP de l'IPT (histoire des protestantismes, Institut Protestant de Théologie de Paris), de la RSA (Renaissance Society of America) et de la SCSC (Sixteenth Century Society & Conference).

DANIELA SOLFAROLI CAMILLOCCI

Membre de la direction de la [Maison de l'Histoire de l'UNIGE](#) ; de la commission scientifique du [Centre Maurice Chalumeau en sciences des sexualités](#) ; du jury du [Prix Genre de l'Université de Genève](#) ; du comité scientifique du Musée historique de la Réformation (MHR – Genève) ; du comité exécutif et du comité scientifique du réseau EMoDiR ([Research Group on Early Modern Religious Dissents and Radicalism](#)) ; du comité scientifique de la revue [Riforma e movimenti religiosi](#) ; du comité scientifique de la revue [Archivio Italiano per la Storia della Pietà](#). Co-éditrice responsable de la collection « [Generation: Body and Gender in History](#) – Brepols ». Membre du comité scientifique de la collection « [Routledge Studies in Early Modern Religious Dissents and Radicalism](#) »

NICOLAS FORNEROD

Membre du Conseil de discipline de l'Université de Genève ; membre du Comité scientifique du Festival Histoire et Cité ; membre du Comité scientifique [EMoDiR](#) (Research Group on Early Modern Religious Dissents and Radicalism) des Universités de Venise et Vérone ; membre du Comité et secrétaire de la Société du Musée historique de la Réformation (MHR). Co-directeur avec Ueli Zahnd de la collection « Geneva Studies in the European Reformation » aux Éditions Schwabe.

Publications des membres de l'IHR

UELI ZAHND

« L'escargot n'a rien vu. Aux origines de l'anthropocentrisme moderne », in *Bulletin annuel de l'Institut d'histoire de la Réformation* 44 (2022–2023), p. 41–69.

« Late Medieval Developments in the Doctrine of Election », in Edwin Chr. van Driel (éd.), *T & T Clark Handbook of Election*, New York, Bloomsbury Publishing, 2023, p. 165–190.

avec Matteo Colombo, Stefan Krauter, Benjamin Maing et Noemi Schürmann: « New Light on Old Perspectives. The SNSF Project “16th Century Exegesis of Paul” », in *Early Christianity*, 14 (2023), p. 395–405.

avec Martin Sallmann (éds.) : *Freiheit im reformierten Protestantismus: Konzepte – Praktiken –Diskurse. Vorträge der 13. Internationalen Emder Tagung zur Geschichte des reformierten Protestantismus*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2024 (Emder Beiträge zum reformierten Protestantismus 19).

« *Saniores scholastici consonant*: Polanus von Polansdorf und der Konsens mit mittelalterlicher Theologie in der frühorthodoxen reformierten Polemik », in Thomas Jeschke et Andreas Speer (éds.), *Consensus*, Berlin/Boston, 2024 (Miscellanea mediaevalia 43), p. 704–723.

« Cicero und die Reformation am Oberrhein », in Cédric Scheidegger Laemmle (éd.), *Cicero in Basel. Locating Classical Reception in a Humanist City*, Berlin, de Gruyter, 2024 (Cicero. Studies on Roman Thought and Its Reception 10), p. 237–254.

« Disputing without *socii*. The *Principium* on Book IV of Conrad of Rothenburg, Vienna 1408/09 », in Monica Brînzei et William Duba (éds.), *Principia on the Sentences of Peter Lombard: Exploring an Uncharted Scholastic Philosophical Genre Across Europe*, Turnhout, Brepols, 2024 (Studia sententiarum 7), vol. 2, p. 305–330.

Avec Matteo Esu : « A Joint Edition of Conrad of Rothenburg's and Peter of Pirchenwart's *Principia* on Book IV of the *Sentences* », in Monica Brînzei et William Duba (éds.), *Principia on the Sentences of Peter Lombard: Exploring an Uncharted Scholastic Philosophical Genre Across Europe*, Turnhout, Brepols, 2024 (Studia sententiarum 7), vol. 2, p. 379–445.

Avec Martin Sallmann : « Vorwort », in Martin Sallmann et Ueli Zahnd (éds.) : *Freiheit im reformierten Protestantismus: Konzepte – Praktiken –Diskurse. Vorträge der 13. Internationalen Emder Tagung zur Geschichte des reformierten Protestantismus*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2024 (Emder Beiträge zum reformierten Protestantismus 19) p. 7–8.

Traduction de : Sarah Scholl, « Zwei Bedeutungen von Freiheit : eine protestantische Debatte in der Schweiz des 19. Jahrhunderts », in Martin Sallmann et Ueli Zahnd (éds.) : *Freiheit im reformierten Protestantismus: Konzepte – Praktiken – Diskurse. Vorträge der 13. Internationalen Emder Tagung zur Geschichte des reformierten Protestantismus*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2024 (Emder Beiträge zum reformierten Protestantismus 19) p. 109–120.

PAUL-ALEXIS MELLET

Avec Jérémie Ferrer-Bartomeu (dir.), « La Couronne comme institution politique aux temps des affrontements confessionnels en Europe, du XIV^e au XVII^e siècle », numéro spécial de *Réforme, Humanisme, Renaissance*, n° 97, 2023.

Avec Jérémie Ferrer-Bartomeu, « La couronne comme institution, performance et processus politico-religieux », *Réforme, Humanisme, Renaissance*, n° 97, 2023, p. 7-28.

Compte rendu d'Adrien Mangili, *D'os et de vent. Penser la baleine à la Renaissance* (Paris, Garnier, 2023), *Réforme, Humanisme, Renaissance*, n° 97, 2023, p. 193-196.

Avec Christian Martens, compte rendu d'Anthony Grafton et Maren Elisabeth Schwab, *The Art of Discovery. Digging into the Past in Renaissance Europe* (Oxford, OUP, 2022), *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, Genève, Droz, 2023, t. LXXXV-3, p. 713-717.

Compte rendu de Christian Mühlung, *Le débat européen sur la guerre de religion (1679-1714). Mémoire confessionnelle et politique internationale à l'époque de Louis XIV* (Paris, Honoré Champion, 2021), *Church History and Religious Culture*, 104, Leiden, Brill, 2024, p. 1-3.

Avec Benoit Caruzzo, compte rendu de Jean-Marie Le Gall et Claude Michaud, *Comment la confiance vient aux princes. Les rencontres princières en Europe (1494-1788)* (Paris, PUF, 2023), *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, t. XXXVI, 2-3, 2024, p. 496-499.

DANIELA SOLFAROLI CAMILLOCCI

« Pratiche testuali e oralità: il «gruppo di Neuchâtel» e la diffusione della Riforma nei territori romandi », in Susanna Peyronel Rambaldi (dir.), *Storia dei valdesi 2 Diventare riformati (1532-1689)*, Torino, Claudiana, 2024, p. 49-60.

« L'épreuve du Départ. Critiques et miroir du voyage dans la culture de la Réforme d'expression française, 1540-1630 », in Mathilde Bernard, Thibault Catel, Antoinette Gimaret et Mathieu de La Gorce (dir.), *Migrations et identités dans l'Europe humaniste (XVI^e-XVII^e siècles)*, *Albinea*, n° 35, 2023, p. 161-179.

NICOLAS FORNEROD

« ‘Un pseaume d’un costé et un breviaire de l’autre’ : l’itinéraire de Charles Deschamps en quête d’Églises », in Mathilde Bernard, Thibault Catel, Antoinette Gimaret et Mathieu de La Gorce (dir.), *Migrations et identités dans l’Europe humaniste (XVI^e-XVII^e siècles)*, *Albineana*, n° 35, 2023, p. 225-251.

HADRIEN DAMI

Avec Sandra Coram-Mekkey, Catherine Santschi, Christophe Chazalon, Amélie Isoz, Geneviève Gross et Sonia Vernhes Rappaz (éds.), *Registres du Conseil de Genève à l’époque de Calvin. Tome IX, du 1er janvier au 31 décembre 1544* ; préface de Bernard Lescaze, Genève, Droz, 2024.

« Corriger l’histoire récente : les usages de l’anonimat dans les contrefaçons genevoises du *Mercure François* (début du XVII^e s.) », *Rivista Storica Italiana*, Anno CXXXVI, fasc. II, 2024/2, p. 568-597.

« Religious Publishing in 17th-Century Geneva », *Religions*, 15, n° 8, 2024, 1016.

MATTEO COLOMBO

Avec Benjamin Manig, et Noemi Schürmann, « A Reformation in Progress: The Path toward the Reform of Johannes Oecolampadius », *Religions*, 15, n° 9, 2024, 1147.

Avec Stefan Krauter, Benjamin Manig, Noemi Schürmann et Ueli Zahnd, « New Light on Old Perspectives. The SNSF Project “16th Century Exegesis of Paul” », in *Early Christianity*, 14, 2023, p. 395-405.

ENSEIGNEMENT

Les membres de l’Institut dispensent des enseignements qui prennent place dans les plans d’études de la Faculté des lettres en histoire moderne, en études genre et en histoire des religions, ainsi que dans les plans d’étude de la Faculté autonome de théologie protestante en histoire du christianisme.

Cours et séminaires

Automne 2023

- « [Entre raison et révélation : histoire du christianisme médiéval](#) », cours, par Ueli Zahnd, dans le cadre de la Faculté autonome de théologie protestante (niveau BA/MA).
- « [Les imprimés dans l’arène au XVII^e siècle : guerres de plumes et confrontation confessionnelle en Europe occidentale](#) », séminaire, par Hadrien Dami, dans le cadre de la Faculté des lettres (niveau BA).
- « [La violence de Dieu. Les affrontements religieux en Europe \(1500-1650\)](#) », cours, par Paul-Alexis Mellet, dans le cadre de la Faculté des lettres (niveau BA/MA).
- « [Présences du passé. Les historiens protestants face à l’actualité \(XVI^e siècle\)](#) », séminaire, par Paul-Alexis Mellet, dans le cadre de la Faculté des lettres (niveau BA/MA).
- « [Paléographie française I : Histoire de l’écriture et lecture de textes issus des Archives d’État de Genève](#) », séminaire, par Nicolas Fornerod, dans le cadre de la Faculté des lettres (niveau BA/MA).

Printemps 2024

- « [Traîtres huguenots ? Les chansons polémiques à la Renaissance](#) », séminaire, par Paul-Alexis Mellet, dans le cadre de la Faculté des lettres (niveau BA).
- « [Convaincre, débattre, interdire : la communication imprimée dans la crise religieuse de la première modernité](#) », séminaire, par Paolo Sachet et Matteo Colombo, dans le cadre de la Faculté des lettres (niveau BA/MA).
- « [Initiation à l’édition de sources historiques \(XVI^e siècle\) / Introduction to the Publication of Historic Sources \(16th century\)](#) », séminaire, par Nicolas Fornerod, dans le cadre de la Faculté des lettres (niveau BA/MA).

- « [Paléographie française II : Histoire de l'écriture et lecture de textes issus des Archives d'État de Genève](#) », séminaire, par Nicolas Fornerod, dans le cadre de la Faculté des lettres (niveau BA/MA).

Annuel

- « [Lecture cursive de textes chrétiens : Latin chrétien](#) », séminaire, par Ueli Zahnd, dans le cadre de la Faculté autonome de théologie protestante (niveau MA).

Cours d'été intensif

En 2024, le cours d'été s'est déroulé du 3 au 14 juin. La première semaine, du 3 au 7 juin, a été consacrée à la thématique « Divine Will, Predestination, and Human Freedom. Historical Perspectives on a Perennial Question (1500-1650) ». Les enseignements ont été donnés conjointement par Giovanni Gellera, Arthur Huiban, Ueli Zahnd. Lors de la seconde semaine, du 10 au 14 juin, le sujet était « *Nos assemblées politiques et religieuses* : les institutions des réformés français (vers 1560- vers 1650) ». Les enseignements ont été assurés par Yves Krumenacker et Paul-Alexis Mellet.

Participant-es au cours du 3 au 7 juin :

- Océane Brigitte (Université de Genève) — Thèse : Marie Huber (1695-1753), théologienne et féministe ? Étude d'une pensée radicale au siècle des Lumières.
- Aurélien Bourgaux (Université de Liège / Université de Genève) — Thèse : « Changer la lumière en ténèbres ». Martyre et anti-martyre dans l'œuvre de Théodore de Bèze (ca 1544-ca 1603).
- Matteo Colombo (Université de Genève) — Thèse : The Patristic Perspectives of Reformation Commentaries on Paul. A Study on the Humanistic and Reformed Reception of Paul in 15th-16th Century Printed Paratexts of the Swiss Area.
- Georgina Crespi (University of Reading) — Thèse : English Literature - 14th to 16th century drama with a focus on the political nature of drama.
- Dimitris Dimitriou (Université Lumière Lyon 2) — Thèse : From Unconditional Election to Natural Selection: Secularisation and the Origins of the Concept of Pre-deviance in 18th and 19th-century Britain.
- Emmanuel Falguieres (Université Lumière Lyon 2) — Thèse : La fabrique de la transe : vérité et mensonge du corps possédé dans la France moderne (1682 - vers 1750).
- Eduardo Fernandez Guerrero (European University Institute) — Sujet de recherche : The Apocalypse Nova and early modern prophetic discourse.
- Eliza Liu (University of Wisconsin-Madison) — Thèse : Le choix cornélien face à l'infini.

- Marcos David Paredes-Sadler (Centro Evangélico de Misiología Andino-Amazónica—Lima, Peru) — Sujet de recherche : John Mair and his doctrine that the American Indians were slaves by nature.
- Andy Serin (EPHE / Paris Sorbonne) — Thèse : Les « droits de la conscience erronée de bonne foi » chez Pierre Bayle : quelle normativité religieuse à l'époque moderne ?
- Zachary Seals (Université de Genève) — Thèse : The Beatific Vision in Reformed Scholasticism and its Medieval Influences.
- Sonia Solfrini (Université de Genève) — Thèse : L’Œuvre de Matthieu Malingre. Questions de style dans l'espace réformé romand.

Participant-es au cours du 10 au 14 juin :

- Eddy Benato (Università Roma Tre) — Thèse : L’Inquisition de Lisbonne et l’incrédulité.
- Aurélien Billault (Université Paris Nanterre) — Thèse : Poétiques de la vanité dans les recueils de poésie morale et chrétienne (1574-1614).
- Océane Brigitte (Université de Genève) — Thèse : Marie Huber (1695-1753), théologienne et féministe ? Étude d'une pensée radicale au siècle des Lumières.
- Benoît Caruzzo (Université de Genève) — Mémoire de maîtrise : « Post Tenebras Lux. Genève en perspectives au lendemain de la Saint-Barthélemy (1572-1574) », sur l'emploi des mythes de Genève dans le contexte de la Saint-Barthélemy.
- Matteo Colombo (Université de Genève) — Thèse : The Patristic Perspectives of Reformation Commentaries on Paul. A Study on the Humanistic and Reformed Reception of Paul in 15th-16th Century Printed Paratexts of the Swiss Area.
- Eliza Liu (University of Wisconsin–Madison) — Thèse : Le choix cornélien face à l'infini.
- Christian Martens (Université de Genève) — Thèse : François Hotman historien. Études sur les premiers moments d'une discipline scientifique.
- Christophe Vyt (Université Grenoble Alpes) — Thèse : La Réforme protestante dans le Dauphiné, les territoires d'une dissidence de Farel à Lesdiguières (1532-1601).
- Baptiste Werly (Université de Genève) — Sujet de thèse : Discipline ecclésiastique et histoire des jeux à Genève à l'époque moderne.

THÈSES EN COURS

Seraina Berger, « Religious Vocation and Medical Profession. The Reformation Worlds of Alexander Seitz (c. 1470–1545) », sous la co-direction d'Ueli Zahnd, Jan-Friedrich Missfelder (Université de Bâle, Département d'Histoire) et Bruce Gordon (Yale University).

Alyzé Bianco, « Jean de Coras : Monarchomaque avant l'heure ou source d'inspiration ? Vers de nouvelles perspectives grâce aux humanités numériques », sous la direction de Paul-Alexis Mellet.

Silvine Bonnigal, « Marie Stuart ou l'altérité incomprise », sous la direction de Paul-Alexis Mellet.

Aurélien Bourgaux, « "Changer la lumière en ténèbres". Martyre et anti-martyre dans l'œuvre de Théodore de Bèze (*ca.* 1544-1603) » (Université de Liège et Université de Genève), sous la co-direction de Daniela Solfaroli Camillocci et Annick Delfosse (Université de Liège).

Océane Brigitte, « Marie Huber (1695-1753), théologienne et féministe ? Étude d'une pensée radicale au siècle des Lumières », sous la codirection de Daniela Solfaroli Camillocci et de Dinah Ribard (CRH, EHESS, Paris).

Nicolas Champeaux, « Les constructions généalogiques pendant la Ligue : entre filiations imaginaires et authentiques lignées », sous la direction de Paul-Alexis Mellet.

Matteo Colombo, « The Patristic Perspectives of Reformation Commentaries on Paul. A Study on the Humanistic and Reformed Reception of Paul in 15th-16th Century Printed Paratexts of the Swiss Area », sous la co-direction d'Ueli Zahnd et Jean-Louis Quantin (EPHE).

Hadrien Dami, « La réputation éditoriale de Genève au XVII^e siècle, des livres religieux aux livres défendus », sous la co-direction de Daniela Solfaroli Camillocci et Mario Infelise (Università Ca'Foscari, Venise).

Karsten Engel, « Das Logikverständnis bei Magnus Hundt » (Université de Bâle), sous la co-direction de Maarten Hoenen (Université de Bâle) et Ueli Zahnd.

Mélinda Fleury, « Retracer les sources intertextuelles et éclairer les processus de vérification du discours historique de Lancelot Voisin de La Popelinière (1541-1608) : développement d'un outil d'analyse référentielle sur la base du plongement lexical », sous la co-direction de Paul-Alexis Mellet et Andrea Frisch (Université du Maryland).

Audrey Grail, « La guerre des deux Henri. L'implication des familles de Guise et de Condé dans les conflits politiques et religieux (1562-1588) », sous la co-direction de Paul-Alexis Mellet et Monique Weis (Université du Luxembourg).

Gaulthier Lafferrière, « Johann Sebastian Bach à Leipzig, identités nationale et religieuse dans la musique sacrée (1723-1750) », sous la direction de Paul-Alexis Mellet.

Marino Lambiase, « Les discours apologétiques de la monarchie au lendemain du massacre de la Saint-Barthélemy : vers la construction de l'absolutisme royal », sous la direction de Paul-Alexis Mellet.

Christian Martens, « François Hotman historien. Études sur les premiers moments d'une discipline scientifique », sous la co-direction de Paul-Alexis Mellet et Ingrid De Smet (Université de Warwick).

Pierre Martin de Marolles, « Ouvrir le livre scellé. Histoire de la réception du motif du livre scellé au ch. 5 du livre de l'Apocalypse », sous la co-direction d'Ueli Zahnd et Régis Burnet (Université catholique de Louvain).

Jeb Ralston, « Original Sin in the Sixteenth Century: Reformation Re-readings of Romans 5, 1512–1565 », sous la co-direction de Scott Manetsch (Trinity International University, Deerfield IL) et Ueli Zahnd.

Zachary Seals, « The Beatific Vision in Reformed Scholasticism and its Medieval Influences », sous la direction d'Ueli Zahnd.

Sonia Solfrini, « L'Œuvre de Matthieu Malingre. Questions de style dans l'espace réformé romand », sous la co-direction de Daniela Solfaroli Camillocci et Béatrice Joyeux-Prunel (DH-UNIGE), avec le co-encadrement de Simon Gabay (DH-UNIGE).

BOURSES ET SÉJOURS DE RECHERCHE

Bourses Georges et Pierre REGARD

Au cours de l'année 2023-2024, nous avons eu le plaisir d'accueillir un boursier REGARD :

Caleb Abraham, doctorant en histoire moderne à l'Université de Lausanne, a pu conduire des recherches nécessaires à son travail de thèse (« Guillaume Dubuc (ca. 1540-1603) : parcours d'un théologien protestant par-delà les frontières confessionnelles »). Dates du séjour : du 11 septembre au 6 octobre 2023.

La Bourse REGARD de l'IHR m'a permis de venir à Genève pendant quatre semaines pour avancer dans mes recherches et ma rédaction. J'ai d'abord pu passer une semaine dans les Archives de l'État de Genève, afin d'explorer la comptabilité de l'Hôpital et de la Bourse française au milieu du XVI^e siècle, ainsi que plusieurs registres de notaires. J'y ai trouvé des informations indispensables pour documenter la trajectoire de la famille Dubuc, qui arriva depuis Rouen en décembre 1552. Ensuite, la bibliothèque de l'IHR m'a été d'une grande utilité car elle réunit en un seul lieu toute l'historiographie nécessaire aux chercheurs et chercheuses qui s'intéressent à la Genève du XVI^e siècle. La bibliothèque détient notamment des ouvrages historiques publiés entre le XIX^e siècle et le milieu du XX^e siècle, qui sont difficiles à trouver ailleurs. Grâce à cet accès aux sources et à la littérature scientifique, j'ai pu rédiger un chapitre important de ma thèse dans les meilleures conditions possibles.

Néanmoins, mes recherches et avancées rédactionnelles n'auraient pas été telles sans les rencontres et discussions avec les personnes qui travaillent à l'IHR. Ces échanges précieux m'ont fortement inspiré et stimulé dans ma réflexion et ma pratique historienne. Je suis reconnaissant d'avoir pu davantage renforcer mes liens avec votre Institut et ses chercheurs/euses grâce à cette bourse, et j'espère de longues années de collaboration scientifique avec l'Institut.

Séjours de recherche

L'IHR a également eu le plaisir d'accueillir Nathalie Szczech (Université Bordeaux Montaigne), collaboratrice sur le projet FNS SETAF du 25 avril au 3 juin 2024, ainsi que Frédéric Gabriel (ENS Lyon) du 6 au 9 mars 2024, pour des séjours de recherche.

ÉVÉNEMENTS SCIENTIFIQUES

Événements IHR

Journées d'étude et colloques

9-10.11.2023 — « S'opposer, déposer, exclure. L'imprimé à l'épreuve de la rupture : pratiques textuelles et figuratives, XVI^e-XVII^e siècle », journées d'étude IHR, organisées par **Chrystel Bernat** (Institut Protestant de Théologie – Montpellier), **Olivier Christin** (UNINE et EPHE Paris) et **Daniela Solfaroli Camillocci**.

Interventions : **Anne Béroujon** (Université Grenoble Alpes et UMR LARHRA), **Aurélien Bourgaux** (Université de Liège et IHR), **Hadrien Dami, Ralph Dekoninck** (Université catholique de Louvain), **Estelle Leutrat** (Université de Poitiers), **Isabelle Moreau** (ENS de Lyon, IHRIM), **Nathalie Szczech** (Université Bordeaux Montaigne/CEMMC et IUF).

22.11.2023 — « La Renaissance en question ? Michelet et le rêve de la modernité », table ronde autour du livre de Denis Crouzet, *Le XVI^e siècle est un héros* (2021, Paris, Albin Michel) organisée et modérée par **Nicolas Fornerod** (*voir la rubrique Articles*).

Interventions : **Michèle Clément** (Université Lyon 2), **Denis Crouzet** (Sorbonne Université), **Marie Houllemare** (Université de Genève), **Martin Rueff** (Université de Genève) et **Daniela Solfaroli Camillocci**.

Séminaires et lunchs numériques

11.12.2023 — « Comment peut-on déléguer sa croyance ? La formation du concept de foi implicite (XII^e-XVI^e siècle) », séminaire de recherche par **Christophe Grellard** (EPHE Paris).

22.02.2024 — « Le numérique dans le projet ANR AcRoNavarre (2017-2023) », lunch numérique par **Dénes Harai** (Université de Pau et des Pays de l'Adour).

04.03.2024 — « Comment la guerre de Trente Ans est devenue une guerre de religion », séminaire de recherche par **Christian Mühling** (Julius-Maximilian-Universität Würzburg).

18.03.2024 — « Beholding the Perfect Image: The Beatific Vision in Reformed Orthodoxy », PhD Lunch par **Zachary Seals**.

22.04.2024 — « Marie Huber (1695-1753) : approches, questions et méthodologie », PhD Lunch par **Océane Brigitte**.

06.05.2024 — « Exposer les interprètes : approches numériques de l'exégèse du XVI^e siècle », lunch numérique par **Floriane Goy**.

Projets FNS

Journées d'étude et colloque

3-4.11.2023 — « ‘The Most Perfect School of Christ’: Intellectual Relations between Geneva and Scotland in the 16th and 17th Centuries », colloque du projet FNS *A Disregarded Past - Medieval Scholasticism and Reformed Thought* organisé par **Giovanni Gellera**.

Interventions : **Zachary Brookman** (University of St Andrews), **Simon Burton** (University of Edinburgh), **Hadrien Dami**, **Giovanni Gellera**, **Bruce Gordon** (Yale Divinity School), **Arthur Huiban**, **Adam Quibell** (Queen's University Belfast), **Alice Ragni** (Alexander von Humboldt Stiftung), **Zachary Seals**, **Karie Schultz** (University of St Andrews) et **Ueli Zahnd**.

09.02.2024 — « Océriser un corpus en caractères gothiques : défis, outils et premiers résultats », séminaire du projet FNS *S’en tenir aux Faits de Jésus Christ et du pape* organisé par **Sonia Solfrini** et modéré par **Simon Gabay** (DH-UNIGE).

Interventions : **Pierre-Olivier Beaulnes**, **Geneviève Gross**, **Aurélia Marques Oliveira** et **Sonia Solfrini**.

21-23.03.2024 — « The Many Faces of Paul: Pauline Exegesis in Pre-modern Times », colloque du projet FNS *L’exégèse des épîtres pauliniennes au XVI^e siècle* organisé par **Ueli Zahnd** et **Matteo Colombo**.

Interventions : **Marie Barral-Baron** (Université de Franche-Comté), **Matteo Colombo**, **Daniele Conti** (I Tatti), **Delphine Naomi Conzelmann** (Universität Basel), **Bruce Gordon** (Yale University), **Floriane Goy**, **Jan Klok** (Theologische Universiteit Utrecht), **Stefan Krauter** (Université de Zurich), **Christian Thomas Leitmeir** (University of Oxford), **Volker Leppin** (Yale University), **Eliza Litak** (Szkola Teologii), **Benjamin Manig** (Université de Zurich), **Martin Mayerhofer** (Hochschule Heiligenkreuz), **Karl-Wilhelm Niebuhr** (Friedrich-Schiller-Universität Jena), **Christopher Ocker** (University of Redlands), **Lorenzo Pompeo** (University of Vienna), **Martin Roch** (Université de Genève), **Bernd Roling** (Freie Universität Berlin), **Federica Rossetti** (Universität Innsbruck), **Piotr Roszak** (Nicolaus Copernicus University), **Rui Luis Rodrigues** (Universidade Estadual de Campinas), **Noemi Schürmann** (Université de Zurich), **Austin Steen** (Australian Catholic University), **Ulrike Treusch** (Freie Theologische Hochschule Giessen) et **Ueli Zahnd**.

Séminaires

06.10.2023 — Intervention par **Corinne Leveleux-Teixeira** (Université d’Orléans), dans le cadre du cycle de séminaires du projet FNS *SETAF*, « Établir un corpus : définitions, usages et terrains de recherche ».

20.10.2023 — Intervention par **Malcolm Walsby** (ENSSIB Lyon), dans le cadre du cycle de séminaires du projet FNS *SETAF*, « Établir un corpus : définitions, usages et terrains de recherche ».

02.11.2023 — Intervention par **Jérémie Koering** (Université de Fribourg), dans le cadre du cycle de séminaires du projet FNS *SETAF*, « Établir un corpus : définitions, usages et terrains de recherche ».

15.12.2023 — Intervention par **Cinthia Meli** (Université de Genève), dans le cadre du cycle de séminaires du projet FNS *SETAF*, « Établir un corpus : définitions, usages et terrains de recherche ».

LA RENAISSANCE EN QUESTION ? MICHELET ET LE RÊVE DE LA MODERNITÉ

Introduction : Denis Crouzet et Jules Michelet, une rencontre improbable ?

Nicolas FORNEROD

Institut d'histoire de la Réformation

Associer les noms de Jules Michelet et de Denis Crouzet semble à première vue relever de l'oxymore. Leurs pratiques de l'histoire ne sont-elles pas à des années-lumière l'une de l'autre ? Improbable, l'irruption soudaine de la figure de Michelet dans l'œuvre de Crouzet n'en est que plus intrigante. Rien ne portait en effet celui-ci à se préoccuper de son illustre prédécesseur, ni à se confronter à son œuvre monumentale, dont il assumait pleinement n'avoir lu aucune ligne, jusqu'à affirmer ne pas s'en porter plus mal. Jusqu'à l'été 2017... Quatre ans plus tard, un livre, chez Albin Michel : *Le XVI^e siècle est un héros. Michelet, inventeur de la Renaissance*¹.

L'énigme initiale d'une apparente incompatibilité historienne aurait suffi en soi à motiver la tenue d'un moment de partage et de réflexion autour de l'ouvrage *Le XVI^e siècle est un héros* de Denis Crouzet. Mais ce n'est pas tout. Au départ de l'enquête, il y a une réflexion sur la place distinctive qu'occupe le XVI^e siècle dans la conscience historique française depuis le XIX^e siècle. Pourquoi Michelet a-t-il été porté à qualifier le XVI^e siècle de héros ? Quelle est la part que joue dans son œuvre la Renaissance avec un R majuscule, telle qu'il l'a inventée, c'est-à-dire saisie comme un « formidable dépassement anthropologique » (p. 274), qui aurait trouvé, selon lui, son plein accomplissement dans son expression française ; cette Renaissance qu'il lie, fait capital, à la Réforme, comme deux rameaux issus d'une même souche, le second poussant plus avant sa marche vers la liberté et la modernité ? Même si l'objet du livre est bien plus ample que la seule Renaissance de Michelet, ces questions invitaient également au dialogue et à l'échange. À cela s'est ajouté l'étonnement de constater que l'ouvrage n'a pas rencontré jusqu'à présent l'écho qu'il mérite², et cela peut-être en raison du simple fait qu'il vient de là où on ne l'attendait pas, à la fois hors du cercle des micheletistes et comme dissocié d'un domaine de spécialisation reconnu, hors duquel Denis Crouzet se serait aventuré comme par effraction.

¹ Paris, Albin Michel, 2021. Tous les numéros de pages entre parenthèses renvoient à ce livre.

² Le compte rendu de Jean-François Figeac paru en 2023 dans *Histoire, économie & Société* (vol. 42/3, p. 93-95) fait figure d'exception.

Voilà autant de raisons qui nous ont conduit, Daniela Solfaroli Camillocci et moi, à organiser à l’Institut d’histoire de la Réformation de l’Université de Genève une table ronde autour de l’ouvrage en présence de l’auteur. Plusieurs collègues, amies et amis de l’IHR, historiennes et littéraires, Michèle Clément (Université Lyon 2, IHRIM), Marie Houllemare (Université de Genève, histoire moderne), Daniela Solfaroli Camillocci et Martin Rueff (Université de Genève, langue et littérature françaises modernes) lui ont fait l’amitié de lectures aussi riches que généreuses, qui font écho, à partir de perspectives variées, à quelques-unes des nombreuses interrogations que soulève l’ouvrage³.

On sait combien Denis Crouzet a renouvelé en profondeur notre compréhension des guerres de religion et du déferlement de violence qui s'est abattu sur la France tout au long de la deuxième moitié du XVI^e siècle. Pour le dire vite – trop vite, bien sûr – la grande originalité de sa démarche herméneutique repose sur la notion d’imaginaire, dont il s'est fait l'historien, et sur la mise en évidence d'un phénomène structurel autour duquel s'articule selon lui l'histoire de cette période de crise et de conflagration, particulièrement en France ; à savoir, la flambée d'angoisse eschatologique qui apparaît dès la fin du XV^e siècle et dont la saturation au siècle suivant va déterminer divers modes alternatifs de désangoisement. Peuplé de signes et de symboles, de formes et de figures qui ne cessent de s'élaborer et de se réelaborer, l'imaginaire est le lieu où, à la croisée du conscient et de l'inconscient, s'opèrent ces tensions et tumultes qui le déstabilisent, et où se forgent des réponses qui les contrebalaient. L'imaginaire, tel qu'il s'est recomposé autour de différents paradigmes, représente un acteur à part entière de l'histoire, qui agit en puissance tant sur les individus, leurs affects, leurs aspirations, leurs consciences, leurs pulsions profondes, que sur les comportements collectifs. C'est de cet imaginaire pluriel que les diverses formes de violences purificatrices qui ont ensanglanté le royaume de France tout au long des troubles de religion sont notamment la projection⁴.

Ces quelques considérations sont loin de rendre justice à la profondeur des analyses et à la richesse des questionnements de Denis Crouzet, mais elles permettent de comprendre pourquoi la parution en 1990 des *Guerriers de Dieu. La violence au temps*

³ Des raisons de calendrier nous ont contraint, d'entente avec Martin Rueff, à ne pas joindre sa contribution au présent dossier.

⁴ Voir les importantes pages introducives de Denis Crouzet à son livre *Dieu en ses royaumes. Une histoire des guerres de Religion*, Seyssel, Champ Vallon, 2008, p. 7-13. Pour une présentation générale de l'approche de Denis Crouzet, voir l'avant-propos de Caroline Gallard, Tatiana Debbagi Baranova et Nicolas Le Roux, « Faire œuvre d'historien : l'éénigme Denis Crouzet », à *Un tragique XVI^e siècle. Mélanges offerts à Denis Crouzet*, Paris, Champ Vallon, 2022, p. 9-13.

des troubles de religion a constitué une véritable révolution herméneutique⁵. Depuis lors, Denis Crouzet a non seulement affiné ce schéma interprétatif dans plusieurs livres importants, *La Genèse de la Réforme française* (1996), *Dieu en ses Royaumes. Une histoire des guerres de religion* (2008) et *Les enfants bourreaux au temps des guerres de religion* (2020)⁶, mais il l'a encore éprouvé à hauteur d'homme en questionnant les corrélations qu'il pourrait être possible d'entrevoir entre individu et imaginaire, entre acteur et actrice visible sur la scène de l'histoire mais dont il s'agit de scruter l'intériorité, et acteur invisible comme force mouvante souterraine du cours de l'histoire. Tout en évitant le piège de l'approche biographique qu'il récuse, il a consacré une série d'ouvrages qui se présentent parfois comme des a-biographies ou anti-biographies aux figures de Michel de L'Hospital (1998), Jean Calvin (2000), Charles de Bourbon (2003), Catherine de Médicis (2005), Christophe Colomb (2006), Nostradamus (2011) ou encore Charles Quint (2016)⁷. À hauteur d'homme, mais aussi à hauteur d'évènement : deux livres, parus à trente ans d'intervalle (1994 et 2024), offrent ainsi une relecture aussi radicale que stimulante de ce moment de violence paroxysmique que constitue la Saint-Barthélemy en 1572⁸.

Tous les livres de Denis Crouzet sont conçus comme des terrains d'expérimentation, centrés sur l'analyse de phénomènes souterrains travaillant puissamment les consciences et les inconscients, et qui se situent délibérément au bord de ces confins épistémologiques qui délimitent les conditions de possibilité de l'investigation historique, quitte même à lancer depuis là quelques sondes hors du possible de l'histoire. Denis Crouzet assume pleinement la part inhérente de contingence que comportent ses enquêtes. À travers sa démarche résolument exploratoire et heuristique, traversée de fortes intuitions, il s'emploie à dégager des

⁵ *Guerriers de Dieu. La violence au temps des troubles de religion (vers 1525-vers 1610)*, 2. vol., Seyssel, Champ Vallon, 1990, rééd. en 2005 en 1 vol., coll. « Les Classiques de Champ Vallon ». Et pas seulement en France, voir Barbara Dieffendorf, « God's Warrior Abroad », et Mack P. Holt, « Violence, Religious Co-existence, and Peace. A Misunderstood Legacy of the Wars of Religion », in C. Gallard, T. Debbagi Baranova et N. Le Roux (dir.), *Un tragique XVI^e siècle*, op. cit., p. 38-44 et 45-50.

⁶ *La Genèse de la Réforme française, 1520-1562*, Paris, SEDES-Nathan, 1996, rééd. Paris, Belin, « Belin sup », 2008 ; *Dieu en ses royaumes. Une histoire des guerres de Religion*, Seyssel, Champ Vallon, 2008, rééd. en 2015, coll. « Les Classiques de Champ Vallon » ; *Les enfants bourreaux au temps des guerres de Religion*, Paris, Albin Michel, 2020.

⁷ *La sagesse et le malheur. Michel de l'Hôpital chancelier de France*, Seyssel, Champ Vallon, 1998 ; *Jean Calvin. Vies parallèles*, Paris, Fayard, 2000 ; *Charles de Bourbon, Connétable de France*, Paris, Fayard, 2003 ; *Le haut cœur de Catherine de Médicis. Une raison politique aux temps de la Saint-Barthélemy*, Paris, Albin Michel, 2005 ; *Christophe Colomb. Héraut de l'Apocalypse*, Paris, Payot, 2006, rééd. avec une postface inédite aux PUF, « Quadrige », en 2018 ; *Nostradamus. Une médecine des âmes à la Renaissance*, Paris Payot, 2011 ; *Charles Quint, empereur d'une fin des temps*, Paris, Odile Jacob, 2016.

⁸ *La Nuit de la Saint-Barthélemy. Un rêve perdu de la Renaissance*, Paris, Fayard, 1994, rééd. en 2012, coll. « Pluriel », avec une postface inédite ; *Paris Criminel. 1572*, Paris, Les Belles Lettres, 2024.

possibles plausibles – bien davantage qu'il ne cherche à affirmer des vérités vraies – mine nos évidences qui sont autant d'apriorismes et nous invite bien davantage à « réfléchir qu'à définir », pour reprendre une formule d'Alphonse Dupront, le grand promoteur d'une histoire de la *psychè* collective. Dans le prolongement des voies ouvertes par Dupront, Denis Crouzet a poussé, plus qu'aucun-e autre peut-être, jusque dans ses ultimes conséquences la remarque de Marc Bloch : « les faits historiques sont, par essence, des faits psychologiques »⁹. Aux antipodes d'une histoire aseptisée parce que pétrie de certitudes, qui sont autant de leurres, mais dont la force magnétique reste considérable au sein d'une discipline en quête de réassurance et qui encourt par là même le risque de se scléroser, sa pratique historienne est faite d'audace, de défis herméneutiques, de créativité, mais également de convictions et d'engagement. Si elle a pu désorienter certain-es, voire même horripiler les moins enclin-es à se détacher de la texture artificielle de la trame événementielle, c'est qu'elle s'essaie, au sens fort du terme, à penser l'histoire autrement, en s'efforçant le plus possible d'identifier les forces profondes qui se situent au cœur des vibrations de l'histoire, là où se joue l'essentiel, et de s'émanciper des logiques contraignantes et réductrices qu'impose la production d'un récit linéaire. Cette exigence d'une « herméneutique non factuelle » a un prix : l'acceptation de la pleine complexité des phénomènes historiques et donc de « l'extrême fragilité de tous les possibles »¹⁰. Elle engage à faire preuve d'humilité devant ce que nous croyons savoir du passé, mais aussi à ne jamais renoncer à proposer de nouveaux modèles d'intelligibilité qui soient en rupture avec le paradigme d'une histoire « continuiste », dont la surface trop lisse et homogène, factice en somme, n'est que le reflet illusoire de la superficialité d'un agencement de données cumulées, supposé produire du sens.

Mais que viennent faire Michelet et sa Renaissance dans tout cela ? Pourquoi cette lecture s'est-elle imposée sur le tard à Denis Crouzet, en dépit de bien des résistances ? La première impression fut même tout sauf enthousiaste : quelque chose entre stupéfaction et répugnance qu'il a d'abord fallu surmonter. Quoi de plus agaçant en effet que l'enflure démesurée du « lyrisme débridé » (p. 467) de Michelet, avec sa dimension incantatoire et prophétique, que cette histoire dictée par les âmes des mortes restées silencieuses, que cette forme de « divination historique », qui lâche la bride à « la flamme de l'imagination » (H. Taine, cité p. 43 et 45) et qui pousse l'anachronisme à son paroxysme ; quoi de plus déplaisant que les manifestations somatiques des malheurs du peuple auxquelles il est sujet, ce peuple dont il exprime

⁹ Marc Bloch, *Apologie pour l'histoire ou Métier d'historien*, Paris, Armand Colin, « Cahier des Annales 3 », 1952, p. 101.

¹⁰ Denis Crouzet, *Dieu en ses royaumes*, op. cit., p. 10 ; Id., *Paris Criminel*, op. cit., p. 122.

tout haut les souffrances et les luttes, que sa fascination obsessionnelle pour le morbide, sans parler de sa contribution à la naissance du mythe d'un roman national ? À quoi bon lire encore Michelet aujourd'hui quand on fait de l'histoire ? N'a-t-il pas trop souvent « tout faux » (p. 37 et 542) ? Sa manière n'est-elle pas totalement périmée ? L'indéniable puissance du souffle de Michelet ne confine-t-elle pas, à force d'emphase, au grotesque ? Aborder aujourd'hui Michelet en s'en tenant à cette série de constats n'est d'aucun intérêt. Il s'agit, au contraire, de les dépasser pour en faire son miel. À travers l'enfure de son style et ses obsessions, Michelet livre en effet un matériau exceptionnel « permettant de décrypter la composition des couches sédimentaires d'un imaginaire d'historien du XIX^e siècle (p. 55). En lisant Michelet, Denis Crouzet s'emploie ainsi à comprendre la « nécessité subjective » qui préside à son écriture de l'histoire et à son *besoin* de Renaissance. Une Renaissance conçue à la fois comme « grand exorcisme réparateur » et source d'espérance.

Finalement, ce qui résulte de cette confrontation empathique avec l'œuvre de Michelet, c'est la découverte inopinée par Denis Crouzet, certes au prix de certaines abstractions, d'une convergence, d'une forme de proximité. Pour franchir le pas, il aura tout de même fallu quelques aiguillons. Lucien Febvre, surtout, et par-delà son jugement, tous ceux qui, comme Gabriel Monod ou Henri Hauser, s'en sont pris avant lui aux contemporains de Michelet. Mais aussi le constat que les premiers fossoyeurs de Michelet étaient les plus ardents partisans d'une histoire purement factuelle, celle-là même dont il dénonce la sécheresse intellectuelle et l'artifice. Denis Crouzet n'aurait-il pas soudainement pris conscience qu'il était en quelque sorte un Michelet qui s'ignorait¹¹ ? Si *Le XVI^e siècle est un héros : Michelet, inventeur de la Renaissance* procède bien d'une conversion, il ne faut toutefois pas s'y tromper : l'ouvrage ressortit bien pleinement à une herméneutique crouzétienne. Puissant, pénétrant, exigeant, il engage également à une réflexion sur la dimension éthique et subjective d'une écriture historique hantée par les inquiétudes dont elle est la projection et qu'elle s'emploie à conjurer.

Denis Crouzet retrace dans sa contribution le cheminement personnel qui l'a conduit à se passionner pour Michelet. Il y souligne les points de rencontre qu'il a identifiés avec ses propres questionnements, notamment l'importance accordée à l'intériorité collective, avant de revenir sur les aspects centraux de son livre : la Renaissance de Michelet comme porteuse d'espoir et promesse de l'accomplissement à venir de la liberté du peuple, mais également comme déterminée par la hantise de son frère disparu avant sa naissance, qu'elle permet d'exorciser. En s'intéressant à la

¹¹ C'est ce que dit Denis Crouzet de Pierre Chaunu, que Michelet agaçait pourtant au plus haut point (*Le XVI^e siècle est un héros, op. cit.*, p. 36).

place centrale qu'occupe la notion de voix dans *Le XVI^e siècle est un héros*, Marie Houllemare questionne, à partir de la figure emblématique de Michelet, mais aussi des leçons de méthode de Denis Crouzet, ce qui constitue un aspect majeur, mais paradoxalement, de l'opération historique. Comment se confronter au silence des voix qui se sont tuées ? Chez Michelet, l'intensité du rapport aux voix du passé est d'abord une histoire d'empathie, qui, à travers un acte d'imagination, vise en premier lieu à apaiser celles et ceux dont la parole a été étouffée de leur vivant et qui, dans le même temps, lui permet de se libérer d'*« une part occultée de lui-même »*, la hantise de son frère mort. Michelet invente des voix, les restitue au discours direct ; ces voix silencieuses ne sauraient bien évidemment être convoquées aujourd'hui de la sorte, ni avoir la même fonction épistémologique, mais il n'en convient pas moins de reconnaître que leur frémissement hante toujours en sourdine l'écriture de l'histoire, tout comme nos fantômes personnels, et qu'il y a un gain heuristique à se laisser envahir par cet entrelacs de voix qui s'entrechoquent. Michèle Clément se propose quant à elle de réfléchir à la question de la frontière entre faits et fictions dans l'écriture de l'histoire à partir du cas de Michelet. Après un retour sur l'expérience singulière de lecture qu'a représenté celle du livre de Denis Crouzet et sur les questionnements auxquels elle a donné lieu, Michèle Clément analyse les critères qui président à l'écriture par Michelet d'une « fiction historique », puis interroge le rapport de Michelet à la littérature. Dans quelle mesure ses lectures ont-elles contribué à forger sa conception de la Renaissance ? Se pose également la question de savoir s'il convient désormais de lire Michelet comme un écrivain, plutôt que comme un historien, alors même que la critique micheletienne est essentiellement le fait de spécialistes de littérature, à commencer par Barthes. Si l'écriture de l'histoire se périt avec le temps et devient objet d'historiographie, elle se prête à d'autres usages. Une réflexion sur Michelet serait ainsi intéressante à mener dans le cadre du débat contemporain sur l'écriture de l'histoire, sa dimension littéraire, la part d'imagination qui la détermine. Enfin Daniela Solfaroli Camillocci examine la manière dont Michelet envisage la place des femmes au sein de sa Renaissance héroïque. Stigmatisées comme porteuses de violence et de corruption, délégitimées en tant qu'actrices historiques, ou encore invisibilisées, elles se trouvent en définitive exclues du champ héroïque de l'histoire et donc de ce grand mouvement d'émancipation que constitue pour Michelet la Renaissance. Cette exclusion, qui passe par la naturalisation du genre, n'a pas été prise en compte par les historiennes de femmes et du genre dans le débat critique autour de la notion de Renaissance en tant que basculement vers la modernité, alors même que Michelet établit un lien explicite entre domestication des femmes et modernité. C'est à partir de la lecture du livre de Denis Crouzet que Daniela Solfaroli Camillocci interroge à

nouveaux frais « le rêve de masculinité historienne » dont la Renaissance héroïque de Michelet serait notamment la projection.

Pourquoi Jules Michelet ?

Denis CROUZET
Sorbonne-Université

Je procéderai aujourd’hui par des interrogations en chaîne¹. La première est la suivante : pourquoi me suis-je intéressé à Jules Michelet et à son XVI^e siècle et pourquoi cette rencontre a-t-elle été si tardive dans ma petite vie d’historien ? J’avoue que rien ne me portait à fixer un jour mon attention sur l’homme qui affirma que l’Histoire, à commencer par ses développements qui touchaient à la Révolution française, était son « devoir suprême » : dans ce cadre, « aucun labeur politique, aucun discours, ne peut balancer l’importance de cette révélation de la France à elle-même »². Michelet était partisan de ce qui m’avait toujours semblé être un détournement de la vocation de l’historien-ne, à travers une intégration de son discours dans un finalisme qui était la fraternité et la justice humaines actualisées durant la Révolution. J’ai été nourri de manière antithétique dans une idéalité de la distanciation analytique, du désengagement de l’historien-ne ne devant pas se laisser prendre au piège des corrélations entre son présent et le passé et des relations présumées du passé au futur. Une formation donc aux antipodes de Michelet allant jusqu’à identifier sa vie à l’histoire qu’il écrivait. En outre, mon patrimoine que je qualifierai de génétique m’avait originellement détourné de Michelet presque sans aucun espoir de retour : mon père honnissait Michelet qu’il trouvait suranné dans ses exaltations patriotico-nationalistes faisant de la France le guide de toute l’humanité et auquel il reprochait de détester l’Angleterre tout en entretenant une certaine germanophilie ; il y avait aussi près de moi, pour m’inciter à ne rien lire de l’historien de *l’Histoire de France*, Pierre Chaunu, qui, un jour, alla jusqu’à écrire que Michelet était complètement « nul »³, une assertion que je l’entendis répéter oralement à plusieurs reprises dans le cours de son séminaire. Bref jusqu’à la soixantaine, je revendiquais de n’avoir pas lu une page de Michelet ; et je disais ne pas en souffrir, avec l’impression de ne pas être le seul dans ce cas.

Il n’y avait rien de plus à contre-sens de l’idéal de distanciation historienne que l’image, donnée par lui-même, de Michelet errant dans les archives en allant au-devant de spectres demeurés muets à qui il présumait avoir le pouvoir de redonner vie et

¹ Je tiens à remercier Daniela Solfaroli Camillocci et Nicolas Fornerod pour leur invitation.

² Jules Michelet, *Correspondance générale*, t. VI : (1849-1851), textes réunis, classés et annotés par Louis Le Guillou, Paris, H. Champion, 1996, p. 420, lettre de Michelet à son fils Charles, 29 avril 1850.

³ Cf. Pierre Chaunu et François Dosse, *L’instant éclaté. Entretiens*, Paris, Aubier, 1994, p. 138.

parole, des spectres dotés d'une « sagesse instinctive ». Leur historicisation était synonyme de « résurrection intégrale » pour l'historien de l'*Histoire de France*, qui se voulait « l'administrateur du bien des décédés ». Lorsque j'ai entre-aperçu la première fois qu'il se disait comme envoûté par le sang des mortes et morts dont il racontait l'histoire, buvant leur « sang noir » pour les laisser lui confier ce qui se cachait sous leurs silences⁴, j'ai eu l'impression de pénétrer dans un grand-guignol. Il concevait l'histoire comme transfusée en lui pour lui parler, au point qu'il relata avoir saigné du nez en travaillant sur les massacres de Septembre. Les mort-es devenaient des vivant-es pour lui, l'hallucinant lors de sa première venue aux Archives en se montrant sortant les un-es la main, les autres la tête de la poussière⁵. En outre, la coupure épistémologique entre le présent et le passé n'existant pas.

Et pourtant, j'ai été conduit à basculer dans une admiration toujours plus intrusive en me passionnant pour Michelet et pour ce XVI^e siècle qu'il a progressivement réinventé. À ce propos, il me faut évoquer plusieurs truchements qui ont autorisé ce changement de posture : j'ai hérité de ma mère des quelques livres et papiers n'ayant pas été pillés ou détruits par les Allemands durant la Seconde Guerre mondiale dans l'appartement parisien que la famille Hauser avait quitté en toute urgence ; au sein de ces documents divers, j'ai trouvé plusieurs petites lettres courtes signées par Athénaïs Mialaret remerciant Henri Hauser, sans doute sur la fin des années 1880 quand il était élève à l'École Normale Supérieure de la rue d'Ulm, d'avoir déposé le 1^{er} janvier ses vœux dans sa boîte à lettres. Et j'ai eu aussi l'attention attirée par le fait que Henri Hauser s'est voué à plusieurs reprises à publier des inédits de Michelet, des fragments de ce que ce dernier nommait son « âme de papier », comme ces « quelques fragments inédits de ses conférences de l'École normale »⁶ ; en outre et surtout, j'ai pu constater qu'il donna un compte-rendu enthousiaste de l'édition et l'achèvement en 1923, par Charles Bémont, du manuscrit de Gabriel Monod, *La vie et*

⁴ Paule Petitier, « Un discours sur la mort : Michelet et le modèle de 'L'Insecte' », *Romantisme*, n° 64, 1989, p. 101-112.

⁵ Jules Michelet, *Histoire de France*, Livre IV, in *Oeuvres complètes*, éd. par Paul Viallaneix, t. IV, Paris, Flammarion, 1974, p. 613-614 : « Et à mesure que je soufflais sur leur poussière, je les voyais se soulever. Ils tiraient du sépulcre qui la main, qui la tête, comme dans le Jugement dernier de Michel-Ange, ou dans la Danse des morts. Cette danse galvanique qu'ils menaient autour de moi, j'ai essayé de la reproduire en ce livre ». Les Archives étaient des « catacombes manuscrites » et les papiers qu'elles conservaient étaient « des vies d'hommes, de provinces, de peuples ». S'ajoutait le fait que « Les âmes de nos pères vibrent encore en nous pour des douleurs oubliées, à peu près comme le blessé souffre à la main qu'il n'a plus » (*Oeuvres complètes*, t. V, 1975, p. 224).

⁶ Voir en particulier Henri Hauser, « Jules Michelet. Quelques fragments inédits de ses conférences de l'École normale », *Revue politique et parlementaire*, t. 80, 10 avril 1914, p. 105-117, et Id., « Quelques fragments inédits de Michelet sur le XVI^e siècle », *Revue du seizième siècle*, t. 2, 1914, p. 19-29.

*la pensée de Jules Michelet. Cours professé au Collège de France*⁷, un ouvrage rempli d'inédits à propos desquels Henri Hauser écrivit que « le pédantisme de certains, qui affectaient de voir en Michelet un poète plus qu'un historien » ne pourrait que perdre toujours plus « de son arrogance » grâce à ces textes donnés désormais au public. Cet ouvrage me fit également apprécier la puissance d'envoûtement qui émanait de Michelet lorsqu'il donnait à comprendre comment un historien pouvait s'identifier à l'histoire qu'il écrivait, être l'historien total proposant une histoire totale toute sortie de lui : « ...admirable maître, dont le talent était fait d'honnêteté et de rectitude, de largeur d'esprit et de dévouement aux idées nobles, françaises et humaines »⁸.

J'ai pu saisir à travers le témoignage même de Monod qui est exposé dès les premières lignes de l'*« Avant-Propos »* du petit livre qu'il lui consacre en 1875, ce que put être, pour reprendre une expression de Charles-Olivier Carbonnel, la part de « lecture fondatrice » de Michelet⁹. Et donc ce qui réfère d'une expérience loin de celle à laquelle ouvrait nombre de livres d'histoire que j'avais jusqu'alors lus mais qui était, pour nombre de ses contemporain-es, singulièrement euphorisante :

Pour moi, je ne puis songer qu'à une chose aujourd'hui, c'est à l'impression laissée dans mon esprit par la lecture de ses livres. Ceux dont l'enfance et l'adolescence se sont écoulées pendant les douze premières années du second empire se rappelleront toujours la froideur et le morne ennui qui accablait les âmes pendant cette triste époque. La jeunesse, l'enthousiasme, l'espérance, qui avaient rempli les cœurs avant et après 1830, semblaient éteints à jamais ; les artistes, les écrivains qui avaient fait la gloire de la première moitié du siècle étaient vieillis et déchus ; la voix éloquente du seul grand poète dont le génie eût survécu ne s'élevait que pour maudire la lâcheté de ses concitoyens et l'abaissement de sa patrie. Ce mot même de patrie semblait n'avoir plus de sens. Séparés par un abîme de la France du passé, dont ils avaient perdu les traditions et les croyances, désabusés des espérances de liberté et de progrès tour à tour excitées et déçues par tant de révolutions, entraînés malgré eux vers un avenir incertain et redoutable, les plus nobles esprits se réfugiaient dans un dilettantisme égoïste ou dans des rêveries humanitaires. Pour plus d'un, et je suis du nombre, les livres de Michelet ont été alors une consolation et un

⁷ Gabriel Monod, *La Vie et la pensée de Jules Michelet (1798-1852)*, cours professé au Collège de France, Préface de Charles Bémont. t. I : *Les débuts, la maturité*, t. II : *La crise de la pensée de Michelet ; La prédication démocratique*. Paris, Éd. Champion, 1923.

⁸ Henri Hauser, compte-rendu de Monod (Gabriel), *La vie et la pensée de Jules Michelet...*, op. cit., *Revue internationale de l'enseignement*, t. 77, 1923, p. 377-379 : 379.

⁹ Charles-Olivier Carbonell, « La Renaissance : invention et avatars d'une période dans l'historiographie du XIX^e siècle », in J. Bonnet et Ch.-O. Carbonell (éd.), *Les Temps de l'Europe, Publication du Conseil de l'Europe*, 1993, p. 175-184.

cordial. [...] On ne pouvait échapper à la contagion de son enthousiasme, de ses espérances, de sa jeunesse de cœur¹⁰.

Face aux livres glacés et dépassionnés ou désimpliqués du présent que je lisais, j'ai eu l'impression qu'il fallait, suivant les conseils de Monod, que je lise Michelet pour mieux saisir ce que pouvait être ce qu'il qualifiait d'« élan de passion irrésistible », et que donc je cesse d'ignorer une écriture associant l'histoire à « un élan de passion irrésistible ». La lecture des phrases de Monod fut pour moi, autant que pour Henri Hauser qui fut son élève, un stimulus décisif pour sortir de mon indifférence à Michelet.

Car Monod, qui fut un des premiers universitaires dreyfusards, disait plus encore à propos de Michelet et du pourquoi il lui était intensément redevable :

La vocation qui m'a poussé vers les études historiques, c'est à lui que je la dois.
Le premier il m'a ému de sympathie pour ces morts innombrables, qui ont été nos ancêtres, qui nous ont fait ce que nous sommes et dont l'histoire retrouve et fait revivre les pensées, les désirs et les passions¹¹.

De là, avant même de le lire, j'ai eu l'attention attirée par le lien entre l'écriture singulièrement pathétique de l'histoire de Michelet, historien républicain ayant conceptualisé son œuvre comme une « prédication démocratique », et ce qu'il avait affirmé dans le tome *Renaissance* de l'*Histoire de France* : à ses yeux, il y eut une « Renaissance » avec un « R » majuscule, qui avait été une première révolution esquissant une libération du peuple et donc une forme de première avancée vers un monde délivré de l'oppression par une force d'amour universel. Je me suis de plus dit qu'il fallait que je lise Michelet pour mieux apprêhender l'histoire que j'avais empiriquement jusque-là tenté d'écrire en suivant avant tout les intuitions de Pierre Chaunu, de Natalie Zemon Davis, ou d'Alphonse Dupront, et qui avait cherché à retrouver les angoissements des chrétien-nes du XVI^e siècle et les processus de désangoissement qu'ils et elles avaient tenté de mettre en œuvre. Une histoire procédant plus par empathie que par « sympathie », il faut l'avouer. Je me suis demandé si certaines des critiques à propos de ma thèse sur les *Guerriers de Dieu*, sans en avoir conscience, ne m'avaient pas reproché d'avoir mis en œuvre une

¹⁰ Gabriel Monod, *Jules Michelet*, Paris, Sandoz et Fischbacher, 1875, p. 5-7, repris dans *Les Maîtres de l'histoire : Renan, Taine, Michelet, Paris, C. Lévy, 1894*, p. 177-178.

¹¹ Ibid., p. 7. Voir Yann Potin, « Les fantômes de Gabriel Monod. Papiers et paroles de Jules Michelet, érudit et prophète », *Revue historique*, t. 664/4, 2012, p. 803-836.

méthodologie impressionniste et donc anti-quantitativiste articulée à un excès de systématisation¹² et donc d'avoir fait du Michelet sans en être conscient !

En outre, Michelet m'est soudain devenu d'autant plus nécessaire qu'il était tout près de moi sans que j'y ai fait jusqu'alors la moindre attention : parmi les quelques livres de la bibliothèque de son grand-père emmenée par les nazis en Allemagne et seulement en partie retrouvée après la Libération, ma mère avait conservé un volume isolé de la première édition de l'*Histoire de France au XVI^e siècle. Réforme*, Paris, Chamerot, 1855. J'y ai vu comme un signe ou un appel venu d'un historien du XVI^e siècle décédé en 1946. Les dernières pages consacrées aux « Notes » s'ouvrent sur une déclaration de foi touchant à la méthode, et m'ont tout de suite fasciné :

Un événement fort grave est arrivé récemment dans le monde scientifique, il faut bien qu'on se l'avoue. L'histoire de France est écroulée. Je veux dire l'histoire doctrinaire, l'histoire quasi officielle dont notre temps a vécu sur la foi de certaine école. Une main forte et hardie a enlevé au système la base où il reposait.

Michelet s'autoglorifiait d'avoir résisté à l'histoire-système au point de s'écrier « Arrière, faux docteurs et faux dieux ». En quelque sorte, Michelet avait, avant Febvre qui tenta de redire toute son importance historiographique, été un historien mû par l'idée que l'histoire devait être un combat ; une lutte contre une forme de léthargie qui le porta à ne pas écrire l'histoire comme elle tendait à s'écrire.

Je me suis alors dit que mon blocage psychologique à l'égard de Michelet était hautement paradoxal, puisqu'il m'associait au mépris entretenu par le positivisme historique qui faisait, encore en 1906, que Charles Victor Langlois avait cru bon de procéder à une forme d'inhumation de Michelet, d'une manière brutale selon Rémy Rioux :

Que reste-t-il aujourd'hui de l'Histoire de Michelet ? On la lit, je crois, de moins en moins ; et surtout les personnes cultivées ne la lisent plus en tant qu'histoire pour savoir ce qui s'est passé autrefois. Elles la lisent comme un poème, plein de vérités et d'erreurs... Nous avons un autre idéal. Déterminer aussi exactement que possible ce que l'on peut savoir du passé... Nul ne peut plus

¹² Gabriel Audisio, compte-rendu de D. Crouzet, *Les Guerriers de Dieu. La violence au temps des troubles de religion, vers 1525 - vers 1610*, Seyssel, Champ Vallon, 1990, 2 vol., *Revue de l'histoire des religions*, t. 211/1, 1994, p. 108-116.

s'en tirer, pas plus que d'un problème de physique, avec l'éloquence du cœur ou le don de seconde vue¹³.

C'est-à-dire que je découvrais que ce positivisme contre lequel j'avais construit ma thèse et mes recherches ultérieures avait été l'instrument d'une disqualification de Michelet qui perdurait chez nombre d'historien-nes l'abandonnant à la sphère de la critique littéraire. Et je me suis souvenu de certaines critiques récurrentes mettant en valeur ma démarche « impressionniste » et éloignée des sources d'archives. Finalement, j'avais comme partagé le péché originel de Michelet sans le savoir.

Comme je l'ai dit, j'ai été en quelque sorte préconditionné à ce tournant par mon admiration pour deux figures évoquant, de façon différenciée, à la fois la transdisciplinarité et l'empirisme comme fondements de l'herméneutique historienne. Lucien Febvre tout d'abord, parce que théoricien du refus d'une histoire qui serait « une nécropole endormie où passent seules des ombres dépouillées de substance », parce que théoricien de la dénonciation du positivisme considérant le passé comme une « princesse endormie », glacée et donc « vraie », « réelle »¹⁴; et peut-être et surtout ensuite Alphonse Dupront, parce qu'historien du « tumulte des signes », du mythe, historien d'une histoire des relations à la Transcendance, historien donc des langages possibles de l'intériorité, mais historien d'une approche phénoménologique identifiée comme toujours « partielle » ou contingente.

C'est-à-dire que ma curiosité s'est portée vers Michelet de manière contraignante, peut-être du fait d'une forme de culpabilité d'avoir jusque-là été au diapason de nombre d'historien-nes d'aujourd'hui, jugeant que tout ce qui ne procède pas d'une écriture toute récente n'est pas de l'histoire parce que reposant sur des méthodologies présumées surannées. Une culpabilité de ne pas avoir compris Henri Hauser et sa *Modernité du XVI^e siècle* ou sa *Naissance du Protestantisme* en amont desquels il y avait Michelet ; Henri Hauser qui écrivit dans son début d'autobiographie que Michelet avait été avec Quinet, Thierry et Guizot, au cœur de son « goût » pour l'histoire, des petites classes à l'année de Philosophie au Lycée Condorcet. Comme le souligna Augustin Renaudet dans la nécrologie qu'il publia dans la *Revue historique*, Henri Hauser, patriote comme Michelet, « se réclamait volontiers » de Michelet et « n'admettait pas qu'une critique maladroite diminuât le génie » de ce dernier¹⁵.

¹³ Charles Victor Langlois, *Questions d'histoire et d'enseignement*, Paris, Hachette, 1906, p. 94-95, cité par Rémy Rioux, « Le sillage de Michelet (1874-1914) », in Bernard-Griffiths (éd.), *Dialogues autour de Vascenil : Dumesnil et Michelet*, (Cahiers romantiques, n° 1), Clermont-Ferrand, Nizet, 1995, p. 188.

¹⁴ Lucien Febvre, « Vivre l'histoire. Propos d'initiation », *Mélanges d'histoire sociale*, n° 3, 1943. p. 17, repris dans *Combats pour l'histoire*, Paris, A. Colin, 1953, p. 32.

¹⁵ Augustin Renaudet, « Nécrologie. Henri Hauser (1866-1946) », *Revue historique*, t. 196/4, 1946, p. 498-502.

Et pour reprendre la question de l'auto-révélation de ma culpabilité, je voudrais revenir ici à la contradiction que j'avais inconsciemment entretenue subjectivement. J'ai en effet été, je l'ai dit, un intense admirateur de Lucien Febvre et j'ai réalisé dans ce cadre que je ne pouvais pas en rester à mon blocage. Une des dernières pages de *Combats pour l'Histoire* me fit basculer modestement dans une autre posture, qui était celle de me joindre en toute modestie au groupe de ceux que Febvre nommait en 1949 « les amis de Michelet » qui allaient de Gabriel Monod, de son élève Henri Hauser, de Marc Bloch à Augustin Renaudet. Et ceci contre ces « gens » qui « de temps en temps [...] nous infligent une mercuriale que nous subissons avec déférence ; ils nous enseignent que Michelet fut tout, sauf un historien »¹⁶. Il y a des pages extraordinaires et enflammées de Febvre dans le *Michelet et la Renaissance*, lues plus tard, qui achevèrent mon processus de conversion tant elles furent pour moi un plaisir de lecture. Febvre s'y élevait contre ceux qui traitaient Michelet de « littéraire [...], du bout des lèvres » ; ce sont, pour poursuivre la citation,

tant de professionnels de l'Histoire, organisés en société à capacité limitée – les chefs de file jadis, les attardés, aujourd'hui, de la génération triste de 1870 à 1890 : génération d'*umiliati* pour reprendre un vieux sobriquet florentin qui hantait la mémoire de Michelet ; d'impuissants qui, pendant des années, n'ont cessé de travailler à rétrécir l'Histoire, à l'aplatir dans tous les sens du mot, à la ramener au point où Michelet la prit¹⁷.

Il y a donc eu une forme de conversion qui s'est poursuivie tout au long des recherches et de la rédaction du *XVI^e siècle est un héros*, pour lequel j'ai dû répondre à une question que je souhaite brièvement vous soumettre. Je me demande aujourd'hui toutefois si cette conversion consciente et tardive ne dissimule pas un cheminement presque parallèle. Michelet était hanté par l'idée que, sous l'histoire, il y avait les jeux de l'imagination qui était « la faculté maîtresse de l'historien » dans la mesure où la psychologie, pour l'auteur de *l'Histoire de France*, était la base de toute philosophie, et donc de toute histoire et aussi où l'imagination était synonyme d'une psychologie envisagée par Théodore Jouffroy en tant que « science des faits de conscience » sur le plan de l'homme collectif. Comme Jouffroy qu'il a lu attentivement, Michelet veut accéder à l'intériorité de cet homme collectif. Febvre souhaita donc ressusciter en Michelet un psychologue et donc, par extension déductive, un philosophe à la manière

¹⁶ Lucien Febvre, « Vers une autre histoire », *Revue de Métaphysique et de Morale*, vol. 54/3-4, 1949, p. 230, repris dans *Combats pour l'histoire*, op. cit., p. 423.

¹⁷ Lucien Febvre, *Michelet et la Renaissance*, Paris, Flammarion, 1992, p. 53.

de Vico pour qui « l'humanité se fait en se créant elle-même ». L'historien devient lui-même un écho virtuel du passé, une caisse de résonances potentielles¹⁸ :

Ces traces des vieux temps, elles sont en notre âme, confuses, indistinctes, souvent importunes. Nous nous trouvons savoir ce que nous n'avons pas appris ; nous avons mémoire de ce que nous n'avons pas vu ; nous ressentons le sourd prolongement des émotions de ceux que nous ne connûmes pas¹⁹.

Autrement dit, l'imagination est un adjuant de la raison, elle aide à dire le vrai sans le nier ou le subvertir²⁰. C'est-à-dire que cette imagination nécessaire à l'historien-ne a pour fin de redonner sens à ce qui est au cœur de l'histoire, l'imagination même des êtres humains. C'est là où il me sembla que, d'avoir centré mon analyse des *Guerriers de Dieu du temps des troubles de religion* sur une opération de recompositions des imaginaires qui avaient fabriqué leurs actes et leurs pensées et été projetés dans leurs violences, m'avait un peu mis au diapason de Michelet, du moins inconsciemment.

Pourquoi, d'autre part, Michelet, après avoir écrit *l'Histoire de la Révolution française* et avoir exalté « la révélation » d'une ère de liberté et de fraternité, revint-il dans le temps jusqu'au XVI^e siècle et pourquoi fit-il de ce XVI^e siècle un personnage prométhéen, qu'il nomme « un Héros », prométhéen avant l'événement plein et euphorisant qu'a été la Révolution ? Pourquoi procéda-t-il en 1855 à l'invention de la Renaissance entendue non pas en tant qu'une renaissance des seules Lettres et Arts, mais comme un fait socioculturel global d'une ampleur tout aussi vaste et imaginative que celui qu'imagina quelques années plus tard l'auteur de la *Civilisation de la Renaissance en Italie*.

Ma première réponse a été la suivante : dans le cours de l'écriture de ses volumes sur la *Révolution française*, Michelet a fini par buter sur la Terreur qui lui est apparue faire retour, sous d'autres habits, à la tyrannie de l'Ancien Régime. Il a constaté que la Révolution s'était perdue à elle-même dans la violence et que les autres révolutions, 1830, 1848 avaient échoué ensuite pour déboucher sur le régime despotique de Napoléon III et donc sur un temps fermé à la liberté, à la fraternité, à l'égalité. Le règne de la fatalité s'était poursuivi inexorablement et se posait alors la

¹⁸ Paule Petitier, « Avant-propos », in Paule Petitier (éd.), *Michelet, rythme de la prose, rythme de l'histoire*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2010, p. 9-17. Voir aussi Edward K. Kaplan, *Michelet's Poetic Vision. A Romantic Philosophy of Nature, Man and Woman*, Amherst, University of Massachusetts Press, 1977.

¹⁹ Jules Michelet, « Discours d'ouverture prononcé à la Faculté des lettres le 9 janvier 1834 », in *Œuvres complètes*, éd. par Paul Viallaneix, t. III : 1832-1839, Paris, Flammarion, 1973, p. 217-218.

²⁰ Gisèle Séginger, « Michelet et *La Bible de l'humanité* : l'envers de l'histoire des religions », in Z. Przychodniak et G. Séginger (éd.), *Fiction et histoire*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2011, p. 235-250.

question du caractère irrémédiable de cette oppression, par-delà les quelques lueurs d'espérance qui pouvaient temporairement surgir.

Or, en rédigeant ensuite le volume VII de son *Histoire de France*, en remontant jusqu'au règne de Charles VIII, Michelet découvrit qu'il ne faut pas désespérer, qu'il faut continuer à croire que l'humanité porte en elle l'idée de liberté et que cette liberté exige, pour pouvoir s'accomplir, de se ressourcer symboliquement dans le temps de la Renaissance. Une Renaissance qui a débuté en Italie avec quelques « génies » comme Vinci, Michel Ange, qui incarnent une pensée libre parce que libérée des ténèbres d'un Moyen Âge obscurantiste. La Renaissance est le fait d'individus d'exception créateurs de nouvelles formes, de nouvelles conceptions et pensées, et surtout elle suggère qu'il est possible de projeter la liberté et la fraternité dans le futur. Il ne faut pas baisser les bras, il faut croire dans l'avenir heureux de l'humanité parce que le XVI^e siècle prouve que les idées ne meurent pas dans la mesure où elles ont réussi à survivre aux plus terribles violences qui l'ont marqué et réprimé, resurgissant en 1789.

L'Italie est pour Michelet un laboratoire de la pensée libre, mais c'est en France qu'il voit la Renaissance portée à son haut point de réalisation. La Renaissance est alors avant tout française. Michelet se trompe bien sûr complètement, mais son objectif est de prouver qu'à la différence de l'Italie où la Renaissance aurait été le fait d'élites, en France elle se confond avec le « Peuple » prenant grâce à elle conscience de lui-même dans le croisement avec les idées « nouvelles » de la Réforme et atteignant la certitude que l'histoire ne peut être que son histoire. La Renaissance se fond ainsi dans la « modernité » en définissant l'humanité comme une société de frères, elle a ébranlé les murs de l'obscurantisme et elle resurgit lors du 14 juillet 1789, puis en 1830, en 1848. L'héroïsme ne meurt jamais.

On le voit, le XVI^e siècle permet à Michelet de penser que la liberté est possible malgré les retours tragiques en arrière qu'elle subit ; elle est la tension même de l'histoire qui finira par triompher puisque les plus puissantes contre-forces n'ont pas réussi à la faire sortir de l'histoire. Surtout parce que, écrire l'histoire, c'est comprendre qu'un jour adviendra le grand banquet qui unira toute l'humanité, qu'il ne pourra pas en être autrement dans la mesure où la Renaissance encode le langage d'une eschatologie positive qui est en avant du présent et de ses vicissitudes.

Mais *Le XVI^e siècle est un héros* m'a aspiré dans ce que j'ai pensé pouvoir être la psyché de Michelet. Inventer la Renaissance française triomphante du XVI^e siècle ne fut pas pour lui seulement la conséquence d'un travail très savant et érudit sur le passé et de la mise en œuvre d'une langue mimant le langage de la Création. Ce fut projeter dans le XVI^e siècle un désir, qui n'est pas seulement romantique, de faire renaître des

mort-es en les tirant de leur silence. Michelet, fasciné par les cimetières, se fixe l'objectif de faire parler ceux et celles qui n'ont pas pu se raconter et qui sont le Peuple. L'histoire est pour lui un dialogue avec des spectres qu'il découvre non seulement dans les archives, mais également dans les chroniques, les mémoires, les libelles, les manuscrits. La Renaissance est alors un moment clef de la mission de l'historien, parce que le Peuple s'y devine et se révèle pour la première fois comme l'acteur d'une liberté irrépressible qui demeure à venir certes dans le présent, mais qui est résiliente. Qui ne peut pas ne pas être le devenir de l'histoire.

J'ai essayé de ne pas en rester là. Surtout l'écriture m'est apparue ne pas être seulement productrice d'une espérance ; elle est aussi opératrice d'un transfert ; ou plutôt elle est écriture parce qu'elle fut une nécessité remontant à une tristesse. Michelet fut un enfant malheureux, incapable d'être enfant parce qu'il avait été un enfant de substitution à un frère né et mort deux ans avant sa naissance, un enfant malheureux parcouru par une culpabilité d'être ainsi né d'un frère mort et donc d'avoir été comme habité par un mort. L'histoire lui offre, plus tard, un outil libératoire de ses phobies de porter la mort en lui. En découvrant que la fraternité humaine est le sens de l'histoire, en écrivant une immense œuvre destinée à prouver que, malgré les tragédies, l'amour humain reste le fluide de l'histoire qui transcende la mort, il m'a semblé avoir symboliquement redonné vie à ce frère perdu qu'il n'a jamais connu et qui devient en quelque sorte le fantôme courant sous son écriture. Et alors se comprendrait, par exemple, l'amitié fraternelle avec Edgar Quinet, le combat commun contre les Jésuites, l'engagement acharné contre Louis Napoléon Bonaparte...

C'est-à-dire que *Le XVI^e siècle est un héros* n'est pas qu'un livre sur l'invention de la Renaissance par Michelet, il invite à soupçonner que l'histoire est une métapsychologie en quelque sorte spontanée, que sous l'histoire il y a une force traumatique qui agite l'historien Michelet longtemps comme incarcéré dans une solitude souffrante, et qui le porte à inscrire la Renaissance redécouverte et en quelque sorte renommée comme un signe annonçant que l'humanité ne doit pas baisser les bras, qu'elle doit continuer à se nourrir d'espoir. Faire de l'histoire, c'est partir à la recherche de signes qui autorisent que, sous le récit, il y ait une pédagogie inhérente au récit des pensées et gestes des êtres humains, une pédagogie devant permettre à chacun et chacune de rompre avec les peurs suggérées par la fatalité et de comprendre que découle de la Renaissance même l'idée d'une unité du genre humain et donc d'une téléologie de l'histoire métaphorisée en l'image d'un « arbre de l'avenir » qui ne pourra que grandir.

Ce qui se serait joué alors tant dans l'inconscient que le conscient de Michelet, c'est que la Renaissance avec un grand R non seulement lui certifie que l'humanité

peut se libérer des carcans et des oppressions, qu'elle a en elle un immense désir d'amour qui résiste aux violences et aux haines, mais aussi qu'elle est à assimiler à une reviviscence de l'enfance, l'enfance pacifiée et retrouvée parce que remplie d'un devenir de fraternité.

Tout se passerait alors comme si, dans la Renaissance, Michelet avait projeté ainsi la figure du frère mort, lui redonnant vie symboliquement en se prouvant que celui qui est mort est, comme la nature, parcouru d'une tension d'immortalité ; la Renaissance, par-delà les arguments que l'historien détaille, est son frère retrouvé, cessant d'être un spectre troublant la psyché de Michelet et l'entraînant à se laisser fasciner par la *Melencolia I* de Dürer. Parce que l'histoire est Michelet lui-même, elle profère que la syntaxe de l'histoire est la Renaissance. Le deuxième âge du monde a débuté il y a deux mille ans, écrit-il, et « on dirait qu'il s'en va finir. Ah ! s'il en est ainsi, vienne donc vite le troisième, et puisse Dieu nous tenir moins longtemps suspendus entre le monde qui finit et celui qui n'a pas commencé²¹ ! » Ce sera l'âge de l'amour, de la liberté, de la science, du grand banquet fraternel. Donc l'âge de la transfusion de chacun en tous, de la fraternité s'étendant de lui-même devenu son propre frère à toute l'humanité libérée de la désespérance de craindre que le passé ne soit silencieux, ne lui parle jamais.

Son frère devient le symbole de ce que l'histoire, personnelle et collective, est intense de souffrances et de douleurs, mais est aussi synonyme d'espérance. Par l'histoire, Michelet serait parvenu à se prouver que la mort n'est pas une fatalité, qu'il y a vraiment dans le métier d'historien le possible d'une conjuration de la mort. Son frère n'est plus un double fantomatique générant une angoisse profonde, il se fond en lui-même dans une réconciliation que seule l'écriture de l'histoire a autorisée et mise en œuvre dans la narration de la Renaissance avec un « R » majuscule. L'écriture répondit à un besoin thérapeutique, ou plutôt elle se plie à une maïeutique thérapeutique. Son frère est devenu désormais lui-même, de mort il est devenu la vie symbolique du futur, il est l'humanité à laquelle il offre de lire le sens de son histoire et qui doit se métamorphoser en une grande fraternité ne connaissant aucune personne repue ou affamée, riche ou pauvre, tyrannique ou opprimée, méchante ou bonne....

Et pour clore donc sur cette histoire qui est à mes yeux un exorcisme, bien sûr il faut en venir à l'année 1834 et au rêve éveillé de Michelet, à Dublin, qui révèle un rapport primaire à la mort, une angoisse originelle avant que, précisément, *l'Histoire de*

²¹ Jules Michelet, *Histoire romaine*, Livre III, in *Oeuvres complètes*, éd. par Paul Viallaneix, t. II : 1828-1831, Paris, Flammarion, 1972, p. 621.

France ne soit entreprise. Il s'agit d'« un songe affreux » qui lui est venu en pleine journée, lorsqu'il longeait, sur les rives de la Lifey, un quai à proximité d'un pont. Il rapporta avoir regardé alors la rivière, coulant « entre de larges grèves sablonneuses, à peu près comme on voit la nôtre du quai des Orfèvres » ; et il éprouva une douleur quand son attention fut attirée par les « quelques personnes mal vêtues, non, comme chez nous, en blouse, mais en vieux habits tachés. Ils disputaient violemment, d'une voix âcre, gutturale, toute barbare, avec un affreux bossu en haillons que je vois encore ; d'autres gens passaient à côté, misérables et contrefaits... »²². Un bossu donc symbole de difformité, de destruction, de crime, de violence, d'un temps historique négatif, mais aussi allégorique d'une angoisse parce qu'évoquant l'oubli, la mémoire morte, l'incommunication, et donc l'indicibilité de ce frère qui n'a pas pu vivre. Peut-être nous parle-t-il de cette histoire que toute sa vie Michelet a cherché à exorciser, une histoire qui aurait été au risque de l'indicibilité, dans laquelle les mots n'auraient pas de sens et donc dans le cours de laquelle les mort-es demeuraient mort-es.

L'invention de la Renaissance, alors, serait une réplique au fantasme d'une histoire dans laquelle il n'y aurait que cacophonie et donc non-sens, parce qu'elle aurait eu pour fin de conjurer le néant, la mort, pour redonner à espérer dans l'avenir et dans la puissance vitale qui circule du passé au futur. Une réplique à une histoire comme déshumanisée parce que ne parlant pas de ce qui est en elle et que l'historien-ne doit révéler par son travail sur le passé, une annonce d'espoir.

²² Jules Michelet, *Le Peuple*, 3^e partie, Paris, Flammarion, [1895], p. 242-243.

Note sur Denis Crouzet, Jules Michelet et la notion de voix

Marie HOULEMARE
Université de Genève

Pour tenter de rendre hommage au livre de Denis Crouzet, j'ai pris le parti de m'intéresser non pas à Michelet comme auteur, mais à Michelet comme allégorie de l'interrogation sur le travail de l'historien-ne, une figure, mythique peut-être, de l'historien-ne pris dans ses contradictions et dans ses émotions. J'ai choisi de lire ce livre comme un livre consacré à la notion de voix, un motif que je vais prendre comme fil directeur, pour caractériser ce qui constitue pour moi un des enseignements majeurs de Denis Crouzet.

Dès les premières pages du livre, il annonce que « la Renaissance de Michelet est un outil permettant de faire parler les voix du passé en les dotant d'une résonance dans le présent » (p. 15). Faire parler les voix du passé, rendre leurs voix aux morts et aux mortes, et actualiser leur leçon : c'est le sens du projet historique de Jules Michelet, et peut-être celui de Denis Crouzet lui-même. Or, ces voix constituent, je crois, le paradoxe ultime du travail historique. En effet, l'historien-ne est comme prise en étau entre la mission de dire le passé dans son propre présent et l'impossibilité d'entendre réellement « cette grande chimère que sont les voix des morts » (p. 91), chimères utiles et même cruciales dans l'opération historique.

Michelet n'hésite pas à inventer des voix. C'est ce dont témoigne tout particulièrement sa description de Robespierre (citée p. 190). Il évoque tout d'abord « sa voix faible et un peu aigre », puis des éléments physiques, connus par des représentations figurées : « sa maigre et triste figure, son invariable habit olive (habit unique, sec et sévèrement brossé) ». À nouveau, sa description des débats à l'Assemblée met en avant la voix des orateurs :

L'Assemblée, riche en orateurs, avait droit d'être difficile. Habituelle à la figure léonine de Mirabeau, à la suffisance audacieuse de Barnave, au chaleureux Cazalès, au lutteur insolent Maury, elle trouvait pénible à voir l'indigente figure de Robespierre, sa raideur, sa timidité. Sa constante tension de muscles et de voix, l'effort monotone de son débit, son air un peu myope donnaient une impression laborieuse, fatigante (p. 191).

Décrire la voix de Robespierre constitue, sous la plume de Michelet, un pur travail d'imagination. L'historien décrit (ou plutôt même juge) ce que, par définition, il ne peut connaître, dans une démarche qui vise peut-être moins un effet de réel qu'elle ne révèle une mélancolie face au silence des voix passées qui se sont tuées.

Beaucoup dans ce livre passe par la voix. Celle de Jules Michelet lui-même, tel qu'il est décrit par Hermione Quinet, comme orateur plus que comme auteur : « J'entends encore sa voix vibrante » « sa parole magnétique » (p. 225). Ou encore celle de Luther, héros de la Renaissance : « Quand, de sa voix tonnante, Luther criait : l'homme n'est rien ! le peuple entendait : l'homme est tout ! » (p. 235). En suivant cette contamination de l'écrit par l'oral que raconte l'usage de la notion de voix (qui se fait cri, chant, qui est aussi une poétique), je souhaiterais évoquer la voix comme opération centrale du métier d'historien-ne, bien plus que simple allégorie ou métaphore. Ce fil me permet d'ajouter une nouvelle épaisseur à ce qui constitue pour moi trois leçons majeures de méthode, entremêlées dans l'œuvre de Denis Crouzet, tant comme auteur que comme enseignant.

Leçons de méthode

Il s'agit tout d'abord de travailler dans l'intertextualité permanente des sources, de faire dialoguer les textes entre eux, les auteurs du XVI^e siècle qui se lisent entre eux, et qui lisent aussi les auteurs exhumés alors de l'Antiquité grecque et latine, et qui sont édités, imprimés, traduits ; faire dialoguer aussi Michelet et les sources du XVI^e siècle ; faire dialoguer encore Lucien Febvre et François Crouzet, dans son édition de *Nous sommes tous des sang-mêlés*¹. Il s'agit aussi de travailler la biographie avec précaution, sans l'enfermer dans une continuité factice qu'instaurerait l'adoption d'un fil exclusivement chronologique, mais plutôt comme éclatement, comme mosaïque, en postulant que peut-être l'unité d'une vie n'est que fiction, que série de retours vers des motifs récurrents, comme dans sa biographie de Michel de l'Hospital². Il s'agit enfin de travailler avec l'imaginaire des acteurs et actrices étudiées à travers leurs écrits, intimes ou publiés.

Or ce que dit explicitement Denis Crouzet dans ce livre consacré à l'œuvre de Michelet, c'est qu'il faut travailler aussi avec notre propre imaginaire, conscient et inconscient, que l'historien-ne s'écrit en acceptant la présence dans nos objets de recherche et nos modes d'écriture de nos fantômes personnels, de nos lignées, de nos familles. C'est aussi ce que dit Pierre Chaunu en une seule phrase qui ouvre son essai d'ego-histoire : « Je suis historien parce que je suis le fils de la morte »³. Les écrits de Jules Michelet sont traversés par la présence de son frère mort, mais encore d'autres

¹ Lucien Febvre et François Crouzet, *Nous sommes tous des sang-mêlés. Manuel d'histoire de la civilisation française*, Présentation de Denis et Élisabeth Crouzet, Paris, Albin Michel, 2012.

² Denis Crouzet, *La sagesse et le malheur. Michel de l'Hospital chancelier de France*, Seyssel, Champ Vallon, 1998.

³ Pierre Chaunu, « Le fils de la morte », *Le Débat*, vol. 37 5, 1985, p. 119.

ombres auxquelles nous n'avons probablement pas accès, et qui poussent l'historien vers l'écriture de l'histoire : « C'est pourquoi il se prévaut de faire parler les hommes et femmes du passé, en un effort visant à faire sortir d'eux une part qui peut être une part occultée de lui-même. » (p. 66). Denis Crouzet évoque ainsi un « parcours inconsciemment mystique » qui anime l'œuvre de Jules Michelet :

Certes l'historien de l'*Histoire de France* est un dévorateur qui se nourrit des idées des autres, quand bien même il entend les détruire, mais le plus important est qu'il s'engage dans un *parcours inconsciemment mystique, guidé par ce qui n'appartient qu'à lui, son passé et une profonde détresse qui le ronge longtemps... qui le ronge jusqu'à ce qu'il parte à la recherche de la Renaissance* et comprenne que c'est en vivant sereinement avec la mort, en historien, en la faisant parler par le truchement de multiples voix, qu'il devient lui-même un symbole de l'unité du genre humain et qu'il a le devoir de parler de cette unité (p. 546, je souligne).

La Renaissance et, au-delà, l'écriture historique apparaissent ainsi comme une forme d'apaisement de soi, de parole empruntée qui délivre l'historien de ce qui le hante. Ainsi la notion de voix permet de rendre compte de la présence, fugace ou intense, pas toujours consciente, de nos fantômes dans notre écriture. C'est donc ajouter une quatrième leçon de méthode, peut-être plus souterraine, celle d'une histoire à la fois empathie – et toujours apaisement de soi avec soi, toujours connaissance de soi. Cette piste psychanalytique ne fait qu'actualiser, en un sens, la leçon humaniste sur la lecture des textes antiques comme accès à la connaissance de soi. Mais plutôt que de suivre ce fil, je voudrais revenir à cette polyphonie, à ce bruissement de voix à la fois synchrones et diachrones, qui me frappe dans l'ouvrage de Denis Crouzet sur Jules Michelet.

Paroles gelées et voix de l'histoire

En scrutant ce que, dans ce livre, l'historien fait de ces voix, il m'apparaît que l'opération historique se présente en trois étapes entremêlées, comme le traitement des voix du passé : écouter ; faire parler à travers soi ; devenir voix de l'histoire. Tout d'abord l'historien écoute les voix du passé, jusqu'à entendre dans le silence nocturne, pour Michelet, « des hallucinations auditives » (p. 60). Cet ouvrage donne à voir un historien habité par Œdipe, mais aussi par les figures de Prométhée et d'Orphée, deux manières d'exprimer ce rapport intense aux voix du passé. Denis Crouzet décrit ainsi un historien prométhéen chargé d'animer, de donner un souffle aux défunt-es, en reprenant les termes du journal de Michelet : « Il leur faut un Prométhée et qu'au feu

qu'il a dérobé, les voix qui flottaient, glacées, dans l'air, se résolvent, rendent un son, se remettent à parler » (p. 67).

Or il ne s'agit pas simplement de laisser parler les mort-es, mais aussi d'accepter la nécessité du temps seul, qui seul permet de comprendre une époque révolue, c'est-à-dire de reconnaître et d'accepter une incapacité à déchiffrer sa propre époque, sa propre vie. Il cite ainsi Michelet, travaillé par Jacques Rancière⁴ avant lui :

Nous sommes morts bégayant encore. Nos tristes chroniques le témoignent assez. Nous n'avions pas atteint le souverain attribut de l'homme, la voix distincte, articulée, qui seule explique, console en expliquant. Et, quand nous aurions eu une voix, aurions-nous dit la vie ? Nous ne l'avons pas sue (p. 68).

Ce texte puissant qui présente les sources historiques comme des voix bégayantes exprime avec force l'importance de la voix au cœur de l'ambition historique : non pas créer du sens, mais articuler. Pour ce faire, il faut penser aussi l'historien (et c'est la seconde étape de ce cheminement) comme un truchement, c'est-à-dire un medium plus encore qu'un interprète, capable de faire parler à travers soi ces voix. Cela suppose de se laisser posséder par ces voix qui ne se sont pas libérées. C'est pourquoi Denis Crouzet évoque la démarche de Michelet dans les termes suivants : « ces morts du passé à qui il veut rendre la ‘voix’ qu’ils n’ont pas pu laisser proférer en leur temps, parce qu’ils ont été empêchés de déchiffrer lénigme de leur époque » (p. 64).

Prêter voix : une histoire d'empathie

Cependant, il est aussi attentif à nous faire comprendre le sens de ce rôle fictif de porte-parole, qui est une fiction permettant à l'historien de mettre en scène l'empathie nécessaire dans le travail historique :

Et pour Michelet, la sagesse de l'histoire passe par le surgissement de cette grande chimère que sont les voix des morts. Mais dont il faut postuler qu'elles ne sont que les allégories poétiques du primat donné à la subjectivité de l'historien ; ainsi faut-il les prendre pour telles, puisque le moyen de progresser dans la reconnaissance de l'histoire est une lecture profondément empathique des sources. Allégories donc, à l'égard desquelles il faut soi-même se mettre en position d'empathie... (p. 91-92).

Cette empathie n'a pas pour seule visée de comprendre le passé, mais correspond à l'affirmation d'une ambition plus forte encore, puisqu'il s'agit de libérer

⁴ Jacques Rancière, *Les noms de l'histoire. Essai de poétique du savoir*, Paris, Seuil, 1992, p. 126-127.

et d'apaiser les mort-es en les faisant parler. Comme l'écrivain Rancière, « calmer le tumulte des voix d'outre-tombe, c'est calmer la mort, apaiser la foule de ceux qui sont morts de ne pas savoir et de ne pas savoir dire ce que vivre veut dire » (cité p. 68). Cette parole médium a un effet d'apaisement et de désangoisement, pour les mort-es et pour l'historien Michelet à la fois.

Ces deux opérations (écouter et laisser parler les mort-es) sont, me semble-t-il, celles sur lesquelles le livre de Denis Crouzet nous invite à reconnaître nos pratiques, conscientes ou souterraines. En revanche, l'écart se creuse peut-être lorsqu'intervient, dans la description du mode d'écriture de Michelet, une troisième étape, plus personnelle et plus ambitieuse encore. L'historien se fait prophète et devient lui-même la voix de l'histoire. Il « peut et veut devenir celui qui parle pour d'autres que lui-même, le prophète » (p. 118).

Dans ce dispositif, une tension est très sensible entre la Renaissance, temps d'explosion polyphonique, et la réduction à une seule voix que constitue la Révolution racontée (plus que décrite) par Michelet. La Renaissance, temps de déploiement par excellence de la polyphonie dans la musique chantée, apparaît comme un chant, porté par des voix fortes telles que celle de Luther, un Luther proche d'Orphée. Denis Crouzet écrit ainsi :

La réponse que donne Michelet est que, au XVI^e siècle, dans une Allemagne angoissée, une thérapie est venue de la musique, telle la voix d'une mère, « une mère nouvelle du genre humain était venue, la grande enchanteresse et la consolatrice : la Musique était née ». Avec les *Lieder* de Luther puis avec Goudimel et Palestrina, le chaos cesse parce que l'harmonie vient au monde (p. 100).

Or cette explosion du verbe qu'est la Renaissance contraste avec la réduction qu'opère la Révolution vers une voix nationale. On retrouve alors Danton :

Danton s'impose comme la voix rémanente et vraie de la Révolution et de la France, parce qu'il est un « prodigieux orateur » alliant la laideur physique à une parole violente qui dissimulait un « brave homme » galvanisant le peuple pour qu'il se mobilise : Cette parole ne fut pas une parole, ce fut l'énergie de la France devenue visible, un cri du cœur de la patrie ! (p. 202).

L'historien se fait voix de la patrie, voix du peuple et son œuvre est aussi construction d'une unité nationale. L'histoire, alors et toujours et encore, est une « voix » de cette âme, un rêve d'écoute de cette voix : « Moi j'ai été dans les foules, j'ai interrogé le peuple, jeunes et vieux, petits et grands. Je les ai entendus tous témoigner pour la patrie. » (cité p. 96).

Unir ces voix en un texte et une nation, c'est ce que fait Jules Michelet, qui veut donner une voix à la France, « la ‘voix’ qui doit venir de l'histoire afin de la régénérer en une vie nouvelle » (p. 114), et apaiser ainsi d'autres voix indicibles : « La hantise du frère perdu, sans voix, n'aurait-elle pas été compensée par ces voix d'une grande voix qui est l'Histoire ? » (p. 124). Dans ce grand moment d'unification par le verbe, qui doit apaiser les morts intimes de l'historien et les morts partagées de l'histoire collective, l'historien devient véritablement une figure christique : la révolution se fait révélation, l'histoire se fait résurrection.

L'histoire au subjectif

Dans cette perspective, la voix est à la fois du son, une capacité de se dire, et une énergie pure, un souffle puissant qui traverse l'historien et anime l'écriture. Le sens de l'histoire, dans une vision optimiste et presque conquérante, est l'avènement d'une voix. Pour autant, si l'histoire est musique vocale, l'historien ne saurait être chef d'orchestre, ni même Orphée tentant de ramener les mort-es à la vie, qui est parole, en les guidant par sa musique. En effet, si Jules Michelet fait un usage permanent du discours direct pour construire le texte historique comme une longue prosopopée, son écriture est pourtant débordée de ces autres voix qui le hantent, comme celle de son frère mort. Cette polyphonie, qui le dépasse, est donc quasi inconsciente, puisque ces voix débordent en permanence le cadre strict que leur assigne l'écriture historique.

L'usage unique, dans nos pratiques contemporaines, de la citation pour assigner un cadre strict aux voix du passé nous sépare méthodologiquement de Michelet. En apparence du moins, car si nous avons renoncé à l'usage du discours direct pour convoquer les voix du passé, pourtant, la leçon ultime de la Renaissance à Jules Michelet, tel que nous la décrit Denis Crouzet dans ce livre, est d'accepter de laisser parler en soi et par soi le bruissement des voix qui se sont tuées. La distance vis-à-vis de Michelet en tant que porteur optimiste d'une voix nationale, signale, je crois, dans le livre de Denis Crouzet, la peur de ne pouvoir écrire l'histoire que comme une mosaïque désarticulée.

Face au désenchantement, une réponse, modeste, imparfaite, à l'angoisse est l'acceptation de ces voix qui nous hantent, qui opèrent dans notre écriture historienne comme un palimpseste imparfait, qui ne sont pas classées ou mises en ordre dans un discours historique froid. L'historien-ne ne parvient pas, au fond, à dominer sa matière, mais se laisse déborder par des voix superposées et télescopées entre elles, se laisse envahir pour libérer et se libérer, presque malgré soi.

Au fond, être historien-ne, c'est « aimer les morts », nous dit Denis Crouzet dans ce livre qui est aussi un dialogue vertigineux avec Jules Michelet et ses fantômes, comme avec les hommes et les femmes de la Renaissance. Face à une Renaissance héroïsée, l'historien est un simple porte-parole : un héraut, qui retrouve la démarche de Machiavel, lorsqu'il décrit l'écriture du *Prince* comme le fruit d'un dialogue oral avec les auteurs antiques, un moment d'amitié, une neutralisation du temps :

Le soir venu, je m'en retourne à la maison et entre dans mon cabinet ; et sur le seuil je me débarrasse de mes vêtements de tous les jours couverts de boue, et je revête mes habits royaux et pontificaux ; et décentement vêtu, j'entre dans les antiques cours des hommes antiques, où reçu aimablement, je me repais de cette nourriture qui est toute mienne et pour laquelle je naquis ; où je n'ai nulle vergogne à converser avec eux et à leur demander raison de leurs actions ; et ceux-ci dans leur humanité me répondent ; et pendant quatre heures je ne ressens nul ennui, j'oublie tout chagrin, je ne crains pas la pauvreté, la mort ne vient pas m'apeurer : tout entier je me transporte en eux. Et parce que Dante dit que « n'est science que ce que l'on retient de ce que l'on a compris » –, j'ai noté de leur conversation ce que je pense être essentiel, et composé un opuscule *De Principatibus*.⁵

⁵ Nicolas Machiavel, *Lettre à Francesco Vettori (1513)*, trad. par Paola Casagrande, Strasbourg, La Phocide, 2009, p. 13-14.

Michelet et le « roman » de la Renaissance : faits et fiction dans l’écriture de l’histoire

Michèle CLÉMENT
Université de Lyon 2/IHRIM

Le problème de fond que pose le livre de Denis Crouzet dès son sous-titre « Michelet inventeur de la Renaissance » est lié au sème de l’invention : à quel moment le verbe « inventer » ajoute à son sens premier (« trouver »), le sens second « fictionaliser » ? À quel moment « *inventio* » devient « *fictio* », à quel moment un fait devient une fiction ? Nous sommes alors au cœur du débat contemporain sur l’écriture de l’histoire. Réfléchir sur l’œuvre de Michelet constraint à réfléchir sur une science sociale qui n’est peut-être pas isolable de la littérature. Je décrirai d’abord l’expérience de lecture singulière qu’a été la lecture du livre de Denis Crouzet, puis j’en viendrai à l’écriture d’une « fiction historique » par Michelet, avant d’interroger le rapport de Michelet à la littérature.

I. Une expérience de lecture

C’est un étrange objet que *Le XVI^e siècle est un héros*. Et j’essaie, pour commencer, de décrire mon expérience de lecture, face à un gros livre : gros de sa verve, gros de ses notes complémentaires finales et gros de ses obsessions (principalement celle du frère perdu de Michelet), un livre dans lequel on fait une plongée en apnée, avec le frère mort comme un poids sur la poitrine.

Qu’avons-nous lu en le lisant ? Allons-nous comprendre Jules Michelet, Denis Crouzet, le XVI^e siècle, l’écriture de l’histoire ? Le nœud est serré.

Le livre s’enroule comme une spirale sur une double tige chronologique (la vie de Michelet et l’histoire du XVI^e siècle) sans jamais les rabattre l’une sur l’autre ni les suivre linéairement mais en les tissant serré. Est-ce une biographie de Michelet ? Est-ce un éloge de Michelet ? Est-ce un plaidoyer pour sauver le concept de Renaissance ? Est-ce une manière de rendre compte de l’écriture non chronologique de l’histoire de France par Michelet (Moyen Âge, puis Révolution, puis Renaissance et Réforme) ? Est-ce un refus par Denis Crouzet de la *cancil culture* ou de l’histoire globale qui pourrait emporter Michelet et avec lui la « Renaissance » ? Est-ce un goût personnel pour « la grande scénographie fantasmatische » (p. 542¹) que dessine Michelet ?

¹ Tous les numéros de pages entre parenthèses renvoient au livre de Denis Crouzet, *Le XVI^e siècle est un héros. Michelet, inventeur de la Renaissance*, Paris, Albin Michel, 2021.

Comme Chéreau nous a donné une « Reine Margot » hallucinée qui renvoie dans certaines de ses images aux charniers de la shoah ou aux massacres de la guerre de Yougoslavie, Michelet lit le XVI^e siècle à travers les heurts et soubresauts politiques du XIX^e siècle et de sa propre vie, comme des éclats de lumière au milieu des ténèbres. Denis Crouzet lit Michelet à travers les angoisses du début XXI^e siècle : celle de l'anthropocène ou celle d'un effacement du passé, voire d'autres, peut-être plus intimes.

Entrer à rebours dans un sujet

La première surprise vient de ce que Denis Crouzet n'a pas fait de lecture de Michelet avant 2017 (p. 39) ! C'est pour lui une découverte très récente donc et d'abord réticente. Du fait des critiques virulentes contre Michelet prononcées par Pierre Chaunu, le directeur de thèse, et par François Crouzet, le père, faisant barrage contre Michelet et relayant celles déjà de Taine contre la phraséologie, contre la téléologie, contre une forme de « régression sur le plan intellectuel » (Chaunu) que serait l'œuvre de Michelet. D'où la généalogie surprenante que dresse ensuite D. Crouzet des micheletiens qui seraient : Henri Hauser, Lucien Febvre, Alphonse Dupront, Fernand Braudel, Pierre Chaunu.

Le livre part donc d'une réticence première face au style, face au « mythe de l'homme moderne », face à la non-distanciation qui va jusqu'à une « incorporation » de l'histoire par Michelet, toutes critiques faites déjà par H. Taine qui s'en prend à une fictionnalisation de « poète » loin de la « rationalité méthodologique » nécessaire à l'histoire.

Mais la lecture que D. Crouzet fait alors de Michelet balaie les réticences : « la relecture de Michelet n'a-t-elle pas précisément une vertu quasi magique » (conclusion, p. 551), en réouvrant l'espérance, d'autant qu'elle est faite non pour écrire l'histoire du XVI^e siècle (déjà largement écrite par D. Crouzet) mais dans l'intention de réagir face à la mise en cause de la « Renaissance » dans l'historiographie actuelle, face à sa déconstruction.

La Renaissance telle que Michelet l'invente est « un mythe » et c'est l'adhésion (voire l'adhérence) passionnelle de Michelet qui intéresse D. Crouzet. Par intérêt pour l'anachronisme (qui devient un objet d'histoire) et par choix de l'empathie pour une lecture elle-même empathique, parti pris pour « l'œuvre fantasmatique de Michelet » (p. 552). Une question se pose alors : le fantasmatique est-il historique, historicisable ? Quel est le degré d'historicité du fantasme, toujours plus ou moins anhistorique ? On saisit ici les points de contact (émotions et imagination) qui peuvent relier la pensée de Michelet et celle de Crouzet. L'histoire des émotions qui est celle de Michelet

(p. 308) est aussi la signature de D. Crouzet. Ce qu'ont démontré *Les Guerriers de Dieu* ou *Dieu en ses Royaumes*.

Chez Michelet, dans l'histoire des émotions, il s'agit d'évincer la peur, alors qu'il s'agit plutôt de la mettre en évidence chez D. Crouzet. Pour Michelet, c'est aussi l'imagination qui est « la faculté maîtresse de l'historien » (selon L. Febvre cité p. 51), l'histoire devenant une « science des faits de conscience » plutôt qu'une science des faits.

Il y a donc une familiarité entre les deux manières de penser l'histoire, celle de Michelet et celle de Crouzet. Ce souci des émotions chez Michelet relève-t-il d'une pré-histoire de l'histoire de mentalités ? Voir d'une anticipation du fameux *perpetuum mobile* que Michel Jeanneret a mis au jour pour décrire le seizième siècle² ? Michelet en a saisi quelque chose.

La réflexion de D. Crouzet se poursuit sur une ligne de crête difficile car il lui faut sortir de l'apologie ou de la condamnation pour comprendre la fabrique historiographique, à partir du mythe, du fantasme, de l'imaginaire, et des effets de spécularité entre temps étudié et temps vécu. Accepter que l'histoire soit la fabrique d'un « poète historien ». Donc relever le défi de dépasser la contradiction entre positivité (progrès, émancipation, constitution du sujet moderne) et négativité du concept (*dark side* de l'expansion coloniale et des débuts de l'autodestruction de la civilisation humaine) en cherchant à comprendre à quoi la création du « héros XVI^e siècle » a répondu chez Michelet en 1855 et peut-être dès la petite enfance : du côté du « désir de crise » qui serait le moteur de la modernité (moment puissant du livre), du côté de la psyché, du lien entre résurrection du passé, prise en charge du présent et formulation possible d'un avenir dans le discours historien. L'historiographie aurait moins à voir avec la vérité des faits qu'elle serait le lieu de la rencontre entre un passé et l'*hic et nunc* (avec sa promesse d'avenir) dans un régime d'historicité dans lequel le passé ne passe pas mais est présenté, voire révisé depuis le futur qu'il annonce et qui, à rebours, le définit :

Les massacreurs d'août 1572, comme ceux de septembre 1793 (je l'ai fait remarquer ailleurs d'après les pièces originales), furent en partie des marchands ruinés, des boutiquiers furieux qui ne faisaient pas leurs affaires³.

² Michel Jeanneret, *Perpetuum mobile. Métamorphoses des corps et des œuvres de Vinci à Montaigne*, Paris, Macula, 1997.

³ Jules Michelet, *Histoire de France au seizième siècle. Les Guerres de Religion*, éd. par Robert Casanova, in *Œuvres complètes*, éd. par Paul Viallaneix, t. VIII, Paris, Flammarion, 1980, p. 256 ; les violences de la Terreur sont d'ailleurs un arrière-plan constant chez Michelet.

Inventer la Renaissance : quel trajet ?

Certes, Michelet a contribué à créer dès 1834 dans son journal « l'aimable mot de Renaissance » selon Littré (p. 253), puis dans le volume VII de l'*Histoire de France* en 1855, maniant la majuscule et essentialisant le moment, mais il n'est pas le seul et pas le premier.

Le Journal des Débats, en juillet 1824, utilise déjà la catégorie « renaissance » (sans majuscule) pour définir la fonction du Musée du Louvre (p. 259). Balzac, dans le conte intitulé *Le bal de Sceaux* (première version en 1829), construit l'idée en utilisant la majuscule (ce n'est donc pas Michelet qui l'invente) : « Elle raisonnait facilement sur la peinture italienne ou flamande, sur le Moyen âge ou la Renaissance »⁴ et avec la même construction binaire que Michelet ensuite. Le mot de « Renaissance » préexiste à Michelet ; il est déjà chez un romancier conteur, qui va faire de la Renaissance le moment de ses *Contes drolatiques* entre 1832 et 1837, tout entiers redéposables aux fictions et à la langue des XV^e et XVI^e siècle. C'est donc du côté de la littérature et de l'histoire de l'art que Michelet va chercher ce mot, pour le faire entrer dans la science historienne.

La catégorie est donc déjà forgée au début XIX^e avec le R majuscule. Mais la « Renaissance » a déjà été inventée par les hommes des XV^e et XVI^e siècles, comme sous le nom de « renaissance des lettres » par le poète Nicolas Bourbon par exemple en 1538 :

Qui tam multa tuli usque adhuc, et ecce
Qui tam multa fero, et ferma libenter,
Renascentium amore litterarum,
Non lassesco.
Moi, qui ai tant supporté de maux jusqu'ici,
et qui, comme on le voit, en supporte tant et en supporterai encore volontiers,
pour l'amour des lettres renaissantes,
je ne baisse pas les bras⁵.

⁴ Le mot ne figure pas encore dans les éditions de 1830 (t. I, p. 289) et de 1832 (t. I, p. 285) des *Scènes de la vie privée*, publiées à Paris par Mame et Delaunay-Vallée. Il apparaît à ma connaissance pour la première fois dans l'édition de 1835 (Paris, Madame Charles Béchet, t. I, p. 49) : « Elle raisonnait facilement peinture, italienne, flamande, Moyen-âge, Renaissance ». Le passage est ensuite remanié dans la version qui paraît dans le premier volume de *La Comédie humaine* en 1842 (Paris, Furne, Dubochet et Cie, Hetzel et Paulin, p. 91). Merci à Nicolas Fornerod qui m'a permis d'apporter cette précision dans la datation.

⁵ Nicolas Bourbon, *Nugae libri octo*, Lyon, Sébastien Gryphe, 1538, VIII, épig. 15, p. 442, v. 1-4. Ces vers sont de « celui qui a, le premier peut-être, donné à la 'Renaissance' son nom », selon Sylvie Laigneau-Fontaine, éditrice des *Nugae (Bagatelles)*, 1533, Genève, Droz, 2008, p. 186 et note.

Il y a abondance de textes disant l'avènement de la « Renaissance »⁶, comme celui si souvent allégué de Pierre Belon, en 1553, dans son épître liminaire des *Observations de plusieurs singularitez et choses memorables* car il utilise le mot :

De là est ensuyvy que les espritz des hommes qui auparavant estoient comme endormiz et detenuz assopiz en un profond sommeil d'ancienne ignorance, ont commencé à s'esveiller et sortir des tenebres, où si long temps estoient demeurez enseveliz : et en sortant, ont jecté hors et tiré en evidence toutes especes de bonnes disciplines : lesquelles à leur tant eureuse et desirable renaissance, tout ainsi que les nouvelles plantes après l'aspre saison de l'hyver reprennent leur vigueur à la chaleur du Soleil, et sont consolées de la doulceur du printemps : semblablement ayants trouvé un incomparable Mecenas, et favorable restaurateur si propice, n'arresterent gueres à pulluler et à produire leurs bourgeons⁷.

Une approche strictement nominaliste (puisque le mot n'existe pas au XV^e et au XVI^e siècle, la notion n'existe pas) est une mauvaise position du problème, contourné par le renoncement au mot *Renaissance* pour lui préférer des expressions comme « *early modern period* » ou « première modernité », porteuses des mêmes biais. C'est peut-être une « utopie »⁸ que la Renaissance nous dit Arlette Jouanna, très prudente, voire très réservée dans l'usage de la notion dont elle se demande s'il se justifie encore, mais elle en reconnaît la valeur comme « stimulant d'une dynamique créatrice ». Et cette « révolution culturelle » (E. Garin) qui repose sur une perfectibilité de la nature humaine, possible via les humanités, est un fait avéré même si cette perfectibilité reste virtuelle. C'est là que se rejoignent Michelet et Crouzet.

⁶ Voir Antoine Héroët et l'épître liminaire en vers de *l'Androgyne*, adressée au roi François I^{er} en 1542, véritable manifeste de la Renaissance humaniste, in *Œuvres poétiques*, éd. F. Gohin, Genève, Droz, 1943, p. 71-78.

⁷ Pierre Belon, *Les Observations de plusieurs singularitez et choses memorables, trouvées en Grece, Asie, Judée, Egypte, Arabie et autres pays estranges*, redigées en trois livres, Paris, Gilles Corrozet, 1553, « epistre » de dédicace à François de Tournon, fol. aii v.

⁸ Arlette Jouanna, « La notion de Renaissance : réflexions sur un paradoxe historiographique », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, n° 49/4bis, 2002/5, p. 5-16 (ici p. 16). Voir Olivier Millet, *Le Discours de la Renaissance (XV^e-XVI^e siècles). Mythes, concepts et topiques*, Genève, Droz, 2024, et Véronique Ferrer, Jean-Louis Fournel et Christopher Lucken *Renaissances 1. Construction et circulation d'une catégorie historiographique (XIX^e-XXI^e siècle)*, Genève, Droz, 2024.

Que faire des erreurs de Michelet ?

Alors qu'il comprend la puissance du Psautier de Genève et de ses mises en musique (véritable popularisation de la liturgie) ou la puissance du « désir de crise » qui fait l'époque moderne, avec des analyses précises et pas du tout obsolètes aujourd'hui, Michelet est capable des pires aveuglements, enthousiastes ou dépréciatifs.

Faire de Luther, auteur du *De servo arbitrio*, le héros de la liberté est une erreur théologique ; c'est une lecture biaisée faite par un anticlérical du XIX^e siècle. Envisager le XVI^e siècle comme un moment d'universalité du genre humain, là où, « dans le lieu, dans le temps, commence l'heureuse réconciliation des membres de la famille humaine » (cité p. 253)⁹, est une autre erreur. C'est une lecture républicaine utopique projetée sur le XVI^e siècle. Il y a aussi une cécité interprétative de Michelet comme par exemple avec l'idée que la Renaissance est avant tout française, lecture biaisée par son nationalisme républicain.

Pourtant la fertilité de sa lecture est indéniable sur plusieurs plans, nous montre D. Crouzet. Elle répond à un besoin d'espoir (en une « perfectibilité de la nature humaine »), à un besoin de fictions historiographiques pour accéder au passé et pour percevoir la philosophie de l'histoire. Le progressisme de Michelet est une philosophie de l'histoire et son « histoire de France » est déterminée par cette philosophie de l'histoire.

Une des erreurs de Michelet, erreur devenant malgré elle un « opérateur de la connaissance » (p. 543), son opposition binaire, frontale, entre Moyen Âge et Renaissance est fausse, mensonge largement repris à la rhétorique du XVI^e siècle et elle porte pourtant un élément essentiel : la coupure n'est pas entre Moyen Âge et Renaissance comme il le dit avec insistance, mais c'est là qu'elle va se répercuter et pouvoir être saisie *a posteriori*. Michelet envisage la Renaissance, comme « mythe de continuité de l'hellénisme et de la romanité » (p. 25). Or, ce qu'ont démontré les travaux du XX^e siècle, comme ceux d'Eugenio Garin dans *Moyen Âge et Renaissance*, c'est justement le contraire. Garin formule le problème avec l'idée des temps rompus à la Renaissance :

sa passion pour l'Antiquité n'est plus une confusion barbare avec lui, mais une critique qui a pris du recul et a su la situer dans l'histoire [...], c'est pour cela qu'il n'y a pas de rupture entre Antiquité et Moyen Âge ou qu'elle est bien moindre qu'entre le Moyen Âge et la Renaissance. Car celle-ci, ou plutôt la

⁹ J. Michelet, *Histoire de France au seizième siècle. Renaissance et Réforme*, éd. par Robert Casanova, in *Œuvres complètes*, éd. par Paul Viallaneix, t. VII, Paris, Flammarion, 1978, p. 52.

philologie humaniste, est la seule à s'être rendu compte d'une solution de continuité [...] Alors s'affirme une acquisition du sens de l'histoire¹⁰.

Et c'est bien ainsi que les humanistes perçoivent le temps : s'il y a « renaissance », c'est qu'il y a eu mort, cassure définitive d'avec l'Antiquité, comme le montre le commentaire de Muret sur *Les Amours* de Ronsard en 1553 dans sa « Préface », qui déplore que les anciens n'aient pas été commentés par leurs familiers : « nous ne serions pas aux troubles ausquels nous sommes, pour les entendre »¹¹, preuve de la solution de continuité entre les Anciens et les humanistes. Cette reconnaissance de la distance temporelle et culturelle (opacité) qui sépare l'humanisme de l'Antiquité, c'est la Renaissance : le constat de la blessure du temps qu'il faut recoudre à l'aide de la philologie. La pratique de la philologie atteste la discontinuité entre les temps et sa douloureuse conscience.

Michelet n'a pas compris cela dans sa charge contre le Moyen Âge mais retrouve à son insu cette différence radicale : le Moyen Âge croit être dans la continuité de l'Antiquité, croyant parler sa langue et poursuivre l'aventure humaine dans la même chronologie, quand la Renaissance sait que cela n'est plus. Donc il y a bien une différence radicale (quoiqu'en pense Jacques Le Goff) entre Moyen Âge et Renaissance, qui ressortit à leur conception de la continuité ou discontinuité des temps. C'est là le drame de l'humanisme et de la Renaissance que Michelet oblitère sous l'espérance.

À ce stade, peut-être qu'il faut changer de perspective (c'est ainsi que j'ai compris l'entreprise de D. Crouzet) et, au lieu de détecter des erreurs et des contresens, lire l'œuvre de Michelet comme une fiction historique.

II. Une fiction historique

Créer une fiction historique fut le geste de Patrick Boucheron dans *Léonard et Machiavel*. Il s'interroge dans son texte liminaire :

Faut-il se lancer à l'eau, dans le grand bain rafraîchissant de la fiction ? Doit-on laisser la parole au romancier ou au dramaturge qui saura reconstituer, en dialogues vifs et imagés, le vraisemblable des paroles échangées ?¹²

¹⁰ Eugenio Garin, *Moyen Âge et Renaissance*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1990 [e. o. 1954], p. 86-87.

¹¹ Marc-Antoine de Muret, *Commentaires au Premier Livre des Amours de Ronsard*, publiés par J. Chomarat, M.-M. Fragonard et G. Mathieu Castellani, Genève, Droz, 1985.

¹² Patrick Boucheron, *Léonard et Machiavel*, Paris, Verdier, 2008, p. 11.

On connaît sa réponse, qui consiste en une citation célèbre du *Journal* de Franz Kafka : « toute littérature est assaut contre la frontière »¹³. Avec Michelet, la réponse est proche, comme le montre D. Crouzet qui parle d'« enromancement totalement dramatique des personnages » (p. 472). On peut alors lire l'histoire comme « un scénario psychologique ». Et cela repose sur une certaine manière d'écrire l'histoire dont je vais tenter de mettre en liste les principaux critères.

- *Dire « je »* : dans une adresse fantasmatique à la Renaissance, Michelet écrit :

Non, va, marche, sois confiante, entre sans t'effrayer. Qu'un seul mot te rassure : *Un monde d'humanité commence, de sympathie universelle*. L'homme est enfin le frère du monde. Ce qu'on a dit d'un précurseur de l'art : ‘il y mit la bonté’, on le dira du temps nouveau : il mit en nous *plus de bonté...* C'est là le vrai sens de la Renaissance : tendresse, bonté pour la nature (Michelet, *Histoire de France au seizième siècle. Renaissance et Réforme*, *op. cit.*, p. 253).

Le massacre pouvait-il se faire, sans le roi, malgré lui, par l'audace des Guises, appuyé d'un si fort parti ? Je dis hardiment *oui* (Michelet, *Histoire de France au seizième siècle. Les Guerres de Religion*, *op. cit.*, p. 238).

Je n'avais pas compris pourquoi, sur son tombeau et dans tels de ses portraits, Guillaume le Taciturne a le visage d'un spectre. Je crois maintenant le savoir. C'est pour avoir subi cette fatalité exécable de boire le sang de Coligny (*ibid.*, p. 271)

Nulle distance entre le passé et le présent, qui communiquent par ce « je » projeté dans les deux espaces temporels.

- *Narrativiser l'histoire et taire ses sources* : c'est-à-dire rendre spectaculaire les faits et amplifier le pathétique, comme ce sera le cas avec le récit de la mort de Coligny, de la mort de Ramus, le récit des enfants de Coligny trainés à Montfaucon voir « un je ne sais quoi sans forme, quelque chose de noir, demi-grillé qu'on disait être le corps de Coligny » (*ibid.*, p. 266), c'est aussi le « sadisme littéraire » du récit de la mise à mort de Poltrot de Méré (p. 457-458, cf. *ibid.*, p. 196).

- *Pratiquer la satire (juger et dégrader ses personnages)* : comme dans le portrait de Catherine de Médicis : « Ravalée et domptée, avilie... le cœur lui retomba à sa bassesse naturelle » (cité, p. 456 ; cf. *ibid.*, p. 188).

- *S'insinuer dans la psyché des personnages historique* : et surtout, faire sans cesse intrusion dans la psyché des personnages, comme un romancier :

¹³ P. Boucheron, « ‘Toute littérature est assaut contre la frontière’. Note sur les embarras historiens d'une rentrée littéraire », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, vol. 65/2, 2010, p. 441-467.

Charles IX sentait tout cela. Il pénétrait fort bien ce mignon de Catherine, avec ses airs de femme, bracelets, boucles d'oreille et senteurs italiennes. Un trop juste instinct lui disait qu'en ce cadet, docile, doux et respectueux, il avait son danger, sa perte (*ibid.*, p 239)¹⁴.

- *Écrire l'histoire au présent de narration*¹⁵ : si l'histoire est « *res gestæ* », recourir au présent est une trahison et pourtant Michelet le fait au besoin, comme dans *La Sorcière* : « Dès ce jour, elle n'est plus seule. Elle sent très bien sa présence et il n'est pas bien loin d'elle. Il vient de raser sa robe. Elle l'entend¹⁶. »

Le « mythe de l'homme moderne » – la promotion de l'individu émancipé qui va devenir, avec Michelet, le fait de la Renaissance – est comparable à la promotion du personnage de fiction comme moteur et agent de l'histoire.

Tout concourt à l'amenuisement de la frontière entre faits et fictions¹⁷, au refus d'une histoire « sèche », où la neutralité axiologique serait l'utopie. Tout est romanesque dans l'écriture de Michelet qui s'est aussi voulu romancier ; il a entrepris un roman à la première personne, *Sylvine* mais sans parvenir à l'achever¹⁸. C'est en lisant les *Mémoires* de Madame de Staal (posthumes, 1755) qu'il en a l'idée ; c'est un processus proche de son travail d'historien à partir des *Mémoires* des acteurs et actrices des guerres de Religion. Mais l'entreprise est un échec : il note dans son journal le 22 juillet 1862 : « abandonné une velléité de roman ». Le désir de roman a pu basculer dans l'écriture de l'histoire.

III. Michelet et la littérature

On peut envisager ce lien sous deux angles : celle qu'il a lue, celles et ceux qui le lisent en littéraires.

Michelet lecteur

Qu'a lu Michelet comme sources littéraires pour écrire sa Renaissance ? Aubigné certainement en ses *Tragiques* et ses pamphlets anticatholiques, peut-être Dumas, *La Reine Margot*. La lecture de Dumas est probable tellement la mise en récit du mois d'août 1572 est similaire chez eux : on retrouve les « noces vermeilles »

¹⁴ Le style de Michelet ici est exactement celui que choisira Jean Teulé, dans son roman *Charly 9*, Paris, Julliard, 2011, p. 45-46.

¹⁵ Voir Bernard Hours et Pascale Mounier, « La Saint-Barthélemy chez Michelet. Lectures croisées d'un historien et d'une littéraire », *Les Carnets du LARHRA*, 2013-2, p. 63-91.

¹⁶ Jules Michelet, *La Sorcière*, éd. par P. Viallaneix, Paris, GF, 1966, p. 67.

¹⁷ Françoise Lavocat, *Fait et fiction. Pour une frontière*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 2016.

¹⁸ Martine Gantrel, « Michelet, la femme de chambre et la sorcière : à propos de 'Sylvine' », *Romantisme*, n° 58, 1987, p. 47-57.

(Michelet, *Histoire de France au seizième siècle. Les Guerres de Religion, op. cit.*, ch. XXII, p. 233) pour évoquer les noces du 18 août ; « L'aubépine du cimetière des Innocents » qui refleurit (*ibid.*, p. 261), qui est le titre d'un chapitre de Dumas ; la mise en récit de la Saint Barthélemy chez Michelet suit la trame de Dumas, qui lui-même suit l'historiographie protestante. D. Crouzet s'interroge à un moment : « Il est impossible de savoir sur quelle source s'appuie Michelet pour détecter ici un rôle actif de la duchesse de Nemours » dans le récit des jours qui ont précédé la saint Barthélemy (p. 474) ; là encore, c'est peut-être Dumas la source.

Mais il y a une telle abondance de littérature dans la première moitié du XIX^e siècle qui porte sur le XVI^e siècle que les influences sont sans doute disséminées. D. Crouzet évoque bien sûr Walter Scott dont Michelet « a lu toute l'œuvre » (p. 65), à laquelle on peut ajouter *La Reine Margot* de Dumas, feuilletonnée dans *La Presse* entre décembre 1844 et avril 1845, mais aussi *Les Contes drolatiques* de Balzac (parus entre 1832 et 1837), peut-être tout autant que le *Sur Catherine de Médicis* que Michelet a lu pour s'en distinguer. *Le Rouge et le noir* de Stendhal paru en 1830, avec Mathilde de La Mole qui commémore la décapitation de son ancêtre La Mole, rejouée dans le final du roman avec la tête de Julien Sorel, *Les Chroniques du règne de Charles IX* de Mérimée, avec une belle préface de 1829, de tonalité historienne, *Notre-Dame de Paris* de Hugo en 1831 pour l'exaltation de l'imprimerie... Michelet avait à disposition, à peine sorties des presses d'imprimerie, toutes les grandes œuvres qui contribuaient, en ce moment du XIX^e siècle, à forger l'imaginaire de la Renaissance.

Michelet s'incarne lui aussi en projections imaginaires et littéraires, venues de ses lectures. D. Crouzet campe Michelet en Sibylle de Delphes (page de couverture du livre), Michelet en Virgile qui conçoit l'histoire comme une épopée, Michelet en Énée descendant aux Enfers parler aux mort-es (car l'histoire est envisagée comme un culte rendu aux mort-es), allant chercher le « rameau d'or » arraché « de son propre cœur » (cité p. 242, et p. 244).

Michelet se trompe du tout au tout sur Luther et sur Érasme qu'il appelle « le Voltaire de l'époque » (cité p. 312). Il ne comprend pas du tout Montaigne (esprit trop sceptique), qu'il refuse, précisément car il n'est pas dans le flux oratoire ou la nappe narrative qui font le style de Michelet, et pourtant il le réécrit sans s'en sapercevoir : « Mon livre m'a créée. C'est moi qui fus son œuvre » (cité p. 331).

Il a pu être influencé par Dumas comme il l'est par Montaigne, sans même s'en rendre compte¹⁹.

Il s'identifie aussi à Rabelais dont l'ouvrage, pour lui, « est un pèlerinage vers l'oracle de la Lumière ». Il se prend pour Rabelais :

On soupçonne Michelet de s'être pensé sous les traits de Rabelais, dans sa propre quête de réconciliation des hommes, dans sa volonté d'être la voix de la 'famille humaine'. Rabelais devient, pour lui, le symbole de ce vers quoi l'historien doit tendre » (p. 317).

Au prix d'une lecture pré-bakhtinienne de Rabelais :

Rabelais ne dit qu'un mot, en souriant : « Grâce pour l'homme ! » [...] Pour guérir le peuple, il s'adresse au peuple, lui demande ses recettes ; pas un remède de berger, de Juif, de sorcier, de nourrice, que Paracelse ait dédaigné. Rabelais a de même recueilli la sagesse au courant populaire des vieux patois, des dictions, des proverbes, des farces d'étudiants, dans la bouche des simples et des fous²⁰.

De Rabelais, il n'a qu'une vision exaltée et il ne comprend pas son érudition humaniste mais, encore une fois, il comprend son présent grâce à lui ; d'où la dernière page et les derniers mots du livre de D. Crouzet (p. 552-553) qui citent l'éloge de Rabelais par Michelet qui, comme lui, a le souci du peuple et de la marche à la lumière.

Les effets de projection et d'identification propre à la fiction fonctionnent chez Michelet et enrichissent les effets du récit historien.

Michelet, objet de la littérature

La désaffection des historien-nes pour Michelet dans la deuxième moitié du XX^e siècle a eu pour corollaire le souci des littéraires pour son œuvre, et Roland Barthes fut un pionnier dès 1954 avec son *Michelet par lui-même* et les études qu'il lui a consacrées ensuite ; ce sont des littéraires et non des historien-nes qui éditent Michelet et le commentent aujourd'hui comme Paule Petitier, éditrice et commentatrice de Michelet²¹.

¹⁹ J. Michelet, préface de 1869 à l'*Histoire de France*, in *Oeuvres complètes*, éd. par Paul Viallaneix, t. IV, Paris, Flammarion, 1974, p. 14 ; à comparer avec le « Au lecteur » des *Essais* : « Je suis moi-même la matière de mon livre », ou le chapitre II, 18 « Je n'ai pas plus fait mon livre que mon livre m'a fait, livre consubstantiel à son auteur ».

²⁰ J. Michelet, *Histoire de France au seizième siècle. Les Guerres de Religion*, op. cit., p. 296-297.

²¹ Paule Petitier a réédité avec Paul Viallaneix l'*Histoire de France* (17 vol., 2008-2009), a dirigé l'édition critique de l'*Histoire de la Révolution française dans la Bibliothèque de la Pléiade* (2 vol., 2019), le collectif *Michelet, Rythme de la prose, rythme de l'histoire*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2010, et publié notamment *La Pensée sorcière, Michelet 1862*, Paris, CNRS éditions, 2024. Voir aussi le volume collectif *Le XIX^e siècle, lecteur du XVI^e siècle*, édité par J.-C. Monferran et H. Védrine, Paris, Classiques Garnier, 2020.

La question qu'on peut alors poser à D. Crouzet est de savoir s'il a voulu aller dans le sens de cette approche littéraire ou s'il a voulu remettre Michelet dans sa discipline, le refaire historien. Il reste dans une forme de réserve :

Ce qui ne veut pas dire, pour Michelet qui pourtant a lu toute l'œuvre de Walter Scott et sans doute une grande partie de celle de Shakespeare, qu'il faudrait se résoudre à basculer, sans l'avouer, dans le champ littéraire et donc dans la fiction. Bien au contraire... (p. 65).

Faut-il « se résoudre à basculer » ? Faut-il renoncer à lire Michelet comme un historien, et le lire comme un écrivain ?

Si Michelet est souvent défini comme poète, comme ses détracteurs le reconnaissent, mi-figue mi-raisin : « c'est un très grand, très grand poète en fait, c'est un poète en prose. Et vous savez... un des plus beaux textes de la littérature française, ce sont les pages de Michelet sur Jeanne d'Arc » (Chaunu, cité p. 28), il est en fait plutôt romancier dans sa méthode d'écriture, avec ses personnages de la Sorcière, de Jeanne d'Arc ou de la Renaissance. Et on ne le lit pas pour y chercher des faits mais le souffle et les idées : « D'où date la Sorcière ? je dis sans hésiter : « des temps du désespoir ». Du désespoir profond que fit le monde de l'Église. Je dis sans hésiter : 'la Sorcière est son crime' »²².

Anaphore, grossissement, emploi de la majuscule... tout est oratoire, tout est dramatisé ici. C'est un roman policier qui commence. Le crime a eu lieu, le coupable est connu, encore faut-il reconstituer l'acte et ses causes. Et Michelet de raconter le roman de la Sorcière dans le livre I, roman d'un personnage hors toute archive historique et hors toute chronologie, au contraire du livre II, pour nous faire entrer dans l'intimité de la Sorcière.

Un seizième siècle personnifié, ressuscité - aux antipodes de l'histoire positiviste du XIX^e siècle, aux antipodes aussi de l'histoire « fragile » du XX^e telle qu'elle est pensée par exemple par Michel de Certeau dans *L'Absent de l'histoire*, c'est ce que nous propose Michelet. Ce « héros » devient un exemple (un *exemplum*) dont l'impact émotionnel et intellectuel sera proportionnel aux procédés mis en œuvre pour affecter le lecteurat, selon un processus propre à la littérature.

L'historiographie se périmé et l'historiographie de Michelet est périmée mais si la science est cumulative et rectificative, la rectification n'annule pas ce qui a été écrit, qui perdure et acquiert une autre valeur que scientifique, et même deux autres valeurs : une valeur littéraire (le lire comme un roman) et une valeur méthodologique : le lire

²² J. Michelet, *La Sorcière*, op. cit., p. 35.

comme un outil dans le débat contemporain sur l'écriture de l'histoire²³. La fiction est-elle le moyen de donner une portée au discours scientifique historien et à quel prix ? Le discours scientifique est toujours menacé de rester confidentiel sans l'apport de la fiction ou de la stylisation, toujours menacé d'une perte de scientificité s'il cède aux sirènes de la fiction. Il faut aller chercher les moyens de la littérature préconise Ivan Jablonka dans *L'histoire est une littérature contemporaine. Manifeste pour les sciences sociales* en 2014, ce que contestent avec virulence d'autres historien-nes²⁴. Le débat bat son plein avec la menace de l'affaiblissement de la science et de la vérification. Aller interroger Michelet sur ce point est une manière de déterritorialiser le débat.

Reste que la fiction est puissante et qu'elle imprime plus les mémoires : qu'on pense à la série réalisée par Marco Bellocchio, *Esterno Notte* en 2022 sur l'enlèvement d'Aldo Moro ou à Svetlana Alexievitch avec *La Supplication* en 1997 sur l'accident nucléaire de Tchernobyl. C'est la littérature – non pas qui fait l'histoire – mais qui fait de l'histoire un discours audible et émouvant, qui entre dans la mémoire collective pour la façonner et pour lui permettre d'imaginer le futur. Ce qu'a fait Michelet et qui vaut qu'on le relise.

²³ Débat lancé par Hayden White, *Metahistory. The Historical Imagination in Nineteenth-Century Europe*, Baltimore-Londres, The Johns Hopkins University Press, 1973.

²⁴ Philippe Artières, « L'histoire n'est pas une littérature contemporaine » dans *Libération*, 6 nov. 2016 ; Élie Haddad et Vincent Meyzie, « La littérature est-elle l'avenir de l'histoire ? Histoire, Méthode, écriture », *Revue d'Histoire moderne et contemporaine*, n° 62/4, 2015, p. 132-154 ; Monica Martinat, *Tra storia e fiction. Il racconto della realtà nel mondo contemporaneo*, Milano, et al., 2013.

La Renaissance héroïque de Michelet, un rêve de masculinité historienne ?

Daniela SOLFAROLI CAMILLOCCI
Institut d'histoire de la Réformation

C'est à sa mère que Michelet s'identifie pour effacer son rejet d'enfance lorsqu'il écrit : « Je me sens profondément le fils de la femme. À chaque instant, dans mes idées, dans mes paroles (sans parler du geste et des traits), je retrouve ma mère en moi. C'est bien le sang de la femme, la sympathie que j'ai pour les âges passés, le tendre ressouvenir de tous ceux qui ne sont plus » (p. 128).

Je me sens profondément le fils de la femme / je retrouve ma mère en moi... C'est bien le sang de la femme, la sympathie que j'ai pour les âges passés : de ce passage de l'ouvrage de Denis Crouzet, *Le XVI^e siècle est un héros. Michelet inventeur de la Renaissance*¹, avec sa référence à la préface de Michelet à la troisième édition de son *Du prêtre, de la femme, de la famille* (1845), surgit la question énoncée dans mon titre et qui fournit le fil rouge de cette intervention.

À partir de l'idée de Jules comme enfant-substitut, l'ersatz du défunt frère Félix, que Denis Crouzet place très finement au centre de son enquête, et en suivant les traces de son analyse de l'*Histoire de France*, on découvre que Michelet élabore son récit d'historien comme subjectivation étalée dans la diachronie historique, à laquelle il donne un caractère universel et donc anthropologique. L'enquête historienne est dès lors, et en premier lieu, une démarche autobiographique. Or, comme le souligne Denis Crouzet, Michelet reconnaît d'emblée le rôle originaire joué par sa mère dans son désir de connaissance de l'histoire – et implicitement dans son intérêt pour les femmes. Si la mère l'achemine vers le dialogue avec les mort-es, c'est non seulement pour lui demander de remplacer l'aîné qu'elle a perdu, mais encore pour qu'il interroge ensuite celles qui, tout comme elle, ne sont plus là. En effet, c'est bien un livre sur les reines et régentes de France que sa mère était en train de lire sur son lit de mort. Michelet l'aurait conservé comme une relique pour y avoir appris lui-même « le gout de l'histoire »². Suivant le témoignage de son épouse Athénaïs Mialaret, Michelet lui aurait ensuite confié ce livre sur son propre lit de mort avec un autre souvenir de sa mère,

¹ Paris, Albin Michel, 2021. Tous les numéros de pages entre parenthèses renvoient à cet ouvrage.

² Il s'agit de l'ouvrage plusieurs fois réimprimé de Jean-François Dreux du Radier, *Mémoires historiques, critiques et anecdotes des reines et régentes de France* (Paris, 1782), que Michelet qualifie de « faible au total », mais qui « pourtant éveilla » son « goût de l'histoire » (Jules Michelet, *Ma jeunesse*, deuxième édition, Paris, Calmann Lévy, 1884, p. 34).

son livre d'heures « où il trouva de lui-même, enfant, les prières des morts qu'il lut à son chevet » (cité p. 143-144).

Une idée d'harmonie préside dès lors à la découverte par Michelet de ce qu'on pourrait appeler le cercle vertueux de la génération historienne, ce cercle qui inspire le devoir de l'historien d'enfanter, car, comme le rappelle Pierre Nora³, il a été enfanté : « l'historien analyse à travers son histoire le fait qu'il y a un 'nous' dans l'histoire » (p. 446). Michelet faiseur de symboles – Monsieur Symbole comme l'appelaient ses étudiants – conçoit la connaissance historique comme une révélation instinctive de l'identité humaine. L'historien est non seulement en dialogue avec les mort-es, mais il produit encore leur résurrection, en quelque manière leur « renaissance ». D'après le Journal de Michelet :

Nous avons tous été dans les reins des premiers pères, dans le sein des femmes d'alors ; que cela soit pris ou non dans un sens matériel, il n'importe. Un même esprit fluide court de génération en génération. Des mouvements instinctifs nous font tressaillir pour le passé, pour l'avenir, nous révèlent la profonde identité du genre humain (avril 1842, cité p. 117).

J'aimerais pour ma part m'arrêter sur une tension qui me paraît fondatrice de cette « anthropologie du désir qui est à l'origine de l'écriture même de l'histoire » (p. 543), c'est-à-dire de l'autobiographisme émotionnel de Michelet comme épistémologie historique, son « tressaillement » pour ce passé qui est aussi avenir. Il s'agit de la tension paradigmique qu'il y a entre la manière dont Michelet construit – ou mieux « génère », pour utiliser encore ses mots – sa notion de Renaissance héroïque à travers ce XVI^e siècle « admirable » (cité p. 553) et le fait que, dans sa restitution, Michelet ne s'intéresse qu'aux rôles féminins de corruption.

Michelet considère en effet ce siècle comme étant tout centré sur le plan intellectuel aussi bien que moral autour « de la femme » :

Il [Rabelais] sent que tout tient à la femme. *Non pars, sed totum*. L'éducation de la femme occupe le grand Luther, et ses malades Paracelse. Sa satire, son éloge, remplissent la littérature, les livres d'Agrippa, de Vivès. Elle domine ce temps, le civilise, le mûrit, le corrompt (cité p. 500)⁴.

Il invisibilise pourtant les femmes comme actrices historiques et délégitime sans cesse leur présence dans les diverses sphères sociales : « l'historicisation de

³ Pierre Nora, « Michelet, ou l'hystérie identitaire », *L'Esprit Créateur*, vol. 46/3 : *Michelet : Inventaire critique des notions-clés*, 2006, p. 6-14 (article paru originellement en 1998).

⁴ L'extrait cité provient de Jules Michelet, *Histoire de France au seizième siècle. Les Guerres de Religion* éd. par Robert Casanova, in *Oeuvres complètes*, éd. par Paul Viallaneix, t. VIII, Paris, Flammarion, 1980, p. 297-298 (l'ouvrage a paru originellement en 4 volumes entre 1855 et 1856).

Michelet est misogyne, d'autant qu'il oppose schématiquement l'homme qui est un 'cerveau' à la femme qui est une 'matrice' » (p. 141).

Tout en construisant une image positive, spirituelle et matricielle associée au ventre de « la femme », qu'il définit, fort de ses connaissances d'embryologie, comme « un vrai sanctuaire de la nature »⁵, sa reconstruction de la politique des femmes à travers les âges, en identifiant « la femme à la discorde, à la violence » (p. 123), met constamment en lumière des « mères abusives » (p. 141). De ce fait, Michelet soustrait l'action des princesses dans le Royaume de France à cette héroïcité du passé. Catherine de Médicis, reine qui « sentait la mort » et dont le ventre trop fécond n'engendre à travers ses fils que de la violence meurtrière est ainsi opposée à Marguerite de Navarre, « mère aimable de la Renaissance, dont le foyer fut celui de nos saints, dont le giron charmant fut le nid de la Liberté »⁶. « Femme craintive », pourtant, trop soumise à son frère, elle est toutefois mère-porteuse de la liberté de la Réforme (p. 327 et 418).

Le fragile vaisseau féminin traverse les âges en trouvant par moments sa vraie identité historique dans la protection maternelle offerte aux hommes, ou dans un amour inconditionné pour ses enfants au nom duquel elle peut tout mettre en péril⁷, car « la femme » sait que la loi de nature exige d'elle de tout devoir à l'homme qu'elle génère, mais qui la régénère⁸. Michelet construit donc comme symbole historique une catégorie, celle de « la Femme » comme un éternel essentialisé, qu'il retrace à travers les époques et les classes sociales. Peu importe l'origine ou l'âge, « la Femme » est toujours égale à elle-même.

S'arrêter sur cette fondation par Michelet de la Renaissance pour la femme, mais non pas par les femmes – donc sans elles –, sur son œuvre systématique de naturalisation du genre, n'est pas anodin. La critique de la notion de Renaissance en tant que tournant chronologique de la modernité est fondatrice à la fois de l'histoire des femmes comme discipline académique, et des épistémologies liées à l'usage du genre comme outil d'analyse historique. C'est en 1977 que l'historienne Joan Kelly critique la *Civilisation de la Renaissance en Italie* de Burckhardt (*Die Kultur der Renaissance*

⁵ J. Michelet, *Le Peuple*, cinquième édition, Paris, Calmann Lévy, 1884, p. 190 (ouvrage paru pour la première fois en 1846).

⁶ J. Michelet, *Histoire de France au seizième siècle. Renaissance et Réforme*, éd. par Robert Casanova, in *Œuvres complètes*, éd. par Paul Viallaneix, t. VII, Paris, Flammarion, 1978, p. 230.

⁷ L'infidélité de la femme mariée, qu'il considère comme un aspect particulier du Moyen Âge, est dès lors interprétée comme vengeance de la brutalité des hommes, un effet du désespoir de mères « toujours en deuil » par la surmortalité de leurs enfants : J. Michelet, *Le Peuple*, *op. cit.*, p. 172.

⁸ *Ibid.*, p. 223 ; cette idée fonde d'ailleurs tout l'ouvrage *L'Amour* (paru en 1858 ; j'ai consulté la septième édition, Paris, Hachette 1870).

in Italien, 1860)⁹. En formulant la question « *Did Women have a Renaissance* (Les Femmes ont-elles connu une Renaissance) ? », dans un essai célèbre et fondateur, et en y répondant par la négative, Kelly rejette l'idée mise en avant par Burckhardt de l'égalité entre hommes et femmes visible dans les cours de la Renaissance italienne, démontrant de son côté que le début du XVI^e siècle marque plutôt le basculement vers la domestication sociopolitique et culturelle des femmes des élites. On ne peut dès lors pas produire une périodisation historique cohérente en effaçant les femmes de la modernité.

Cette question a suscité un riche débat historiographique en quarante ans de recherches académiques sur l'histoire des femmes et du genre¹⁰. Les courants interprétatifs qui nuancent la critique de Joan Kelly, en défendant l'usage de la notion de Renaissance, ont tout d'abord mis en valeur que la Renaissance des femmes s'est exprimée par leur agentivité dans le champ religieux¹¹. D'autres études, tout en s'éloignant de la perspective de la Renaissance comme tournant de la modernité, ont souligné en second lieu que le processus d'invisibilisation des femmes à l'époque moderne était à la fois un effet de la construction d'archives et du traitement historiographique des sources et, dès lors, de la production savante de canons littéraires, philosophiques et artistiques marqués par des effets de domination masculine¹². La déconstruction de l'idée de canon intellectuel ou le questionnement des lieux littéraires du savoir ont encore surgi de cette question¹³.

L'ouvrage de Burckhardt est traditionnellement considéré comme emblématique pour la fondation du concept de Renaissance, mais Crouzet souligne significativement la dette inavouée de l'historien bâlois vis-à-vis de Guizot, de Quinet et de Michelet lui-même (p. 276). Michelet n'est pourtant mentionné que de manière sporadique ou anecdotique par les courants de l'histoire des femmes des années 1970-1980. C'est justement en lisant l'ouvrage de Denis Crouzet que je suis parvenue à

⁹ Joan Kelly, « Did Women have A Renaissance? », in Renate Bridenthal and Claudia Koonz (eds), *Becoming Visible: Women in European History*, Boston, Houghton Mifflin Co., 1977, p. 21-47 ; réimprimé dans son ouvrage posthume : *Women, History and Theory. The Essays of Joan Kelly*, Chicago, The University of Chicago Press, 1984, p. 19-51.

¹⁰ Sylvie Steinberg, « [Les découpages temporels à l'épreuve de l'histoire des femmes](#) », *Tracés. Revue de Sciences humaines*, 36, 2019, p. 183-190.

¹¹ David Herlihy, « Did Women Have a Renaissance? A Reconsideration », *Medievalia et Humanistica*, 13, 1985, p. 1-22.

¹² Merry E. Wiesner-Hanks, « Do Women Need the Renaissance? », *Gender & History*, vol. 20/3, 2008, p. 539-557. Sophie Cassagnes-Brouquet, Christiane Klapisch-Zuber, Sylvie Steinberg, « [Sur les traces de Joan Kelly. Pouvoir, amour et courtoisie \(XII^e-XVI^e siècles\)](#) », *Clio. Histoire, Femmes et Sociétés*, 32, 2010, p. 18-52.

¹³ Michèle Clément, « [Asymétrie critique. La littérature du XVI^e siècle face au genre](#) », *Littératures classiques*, n° 90/2, 2016, p. 23-34.

mieux situer ce manque apparent d'intérêt pour la Renaissance de Michelet, alors que sa perspective sur la « Femme » aurait de quoi illustrer parfaitement la dénonciation des épistémologies masculines de l'histoire.

Je m'explique. Le livre de Denis Crouzet m'est apparu d'emblée comme un récit de conversion, une conversion à Michelet. Il le reconnaît d'ailleurs lui-même, tôt dans son introduction, là où il affirme ne pas avoir lu une seule page de Michelet avant 2017, « sans trop ressentir de manque ou culpabilité » (p. 39). Il justifie son désintérêt pour ensuite analyser finement la tradition critique pour laquelle Michelet a représenté un repoussoir. Entre autres, c'est le jugement négatif de Pierre Chaunu, mais surtout l'article de Pierre Nora sur « la mémoire hystérisée » de Michelet qui a découragé toute lecture¹⁴. En reprenant les interventions de la table ronde de 1975, « Résurrection de Michelet »¹⁵, et ensuite à nouveau le « petit livre » de Roland Barthes (comme il le définit lui-même)¹⁶, il est facile de reconnaître que la réception de Michelet en cette fin de XX^e siècle oscille toujours, comme le remarque d'ailleurs Nora, entre répulsion et attirance. Michelet, l'historien déclarant que seuls les génies sont de vrais hommes, car « ils ont les deux sexes de l'esprit », l'intuition des simples et la critique des savants¹⁷, et qui reconnaissait volontiers chez lui cette dysphorie de genre (R. Barthes), est certes à ré-évaluer comme historien de « la femme », du corps, du sexe et des régimes alimentaires (J. Le Goff). Il est aussi l'historien double à l'hystérie identitaire, sensible néanmoins aux mouvements du peuple (P. Nora), mais encore et davantage l'historien « nul » (P. Chaunu), porteur d'un discours antisémite (P. Nora, puis J. Revel et J.-C. Schmitt)... La réception a finalement souligné les limites spécifiques de son travail sur-anachronique d'imagination symbolique. Comme en témoigne indirectement l'expérience de lecture tardive de Michelet par Denis Crouzet, l'absence – ou presque – dans la production critique des historiennes des femmes et du genre de la dénonciation de ce lien, que Michelet a pourtant établi ouvertement, entre Renaissance, domestication des femmes et modernité, s'explique peut-être moins par l'horizon intellectuel du débat ouvert par Joan Kelly que par les clivages évidents de

¹⁴ Voir note 3.

¹⁵ Table ronde « Résurrection de Michelet » : interventions de Roland Barthes, Jean-Pierre Faye, Françoise Gaillard, Jacques Le Goff, Robert Mandrou, Claude Mettra, Madeleine Reberiou, Michel Serres, Jacques Seebacher, Paul Viallaneix, in Paul Viallaneix (dir.), *Michelet 100 ans après, Romantisme*, n° 10, 1975, p. 13-46.

¹⁶ Roland Barthes, *Michelet par lui-même*, Paris, Seuil, 1954.

¹⁷ Barthes cite ici *Le Peuple*. Voir *infra* note 24.

la réception académique de Michelet au XX^e siècle¹⁸. Aux origines de l'histoire des femmes, il aura peut-être paru inutile de questionner sur le plan historiographique, pour ses positions sur la modernité et les femmes, un historien aux inclinations morbides. De ce fait, la critique féministe de son œuvre appartient essentiellement au champ littéraire, comme le montre l'ouvrage pionnier de Thérèse Moreau¹⁹.

En redécouvrant aujourd'hui Michelet à travers la lecture de Denis Crouzet, je suis convaincue du fait qu'il faudra lire ou relire encore son œuvre, et ce afin de préciser le cadre d'un système interprétatif fondant l'invisibilisation historiographique des femmes au sein de ce « peuple » que Michelet a pourtant découvert comme acteur historique²⁰. Dans cette perspective, il me semblerait important d'approfondir sa production de sens historique autour des notions de génie/génération, tout en tenant compte des jalons éducatifs que Michelet recommande aux parents dans *Le Peuple* : patrie, famille, nature.

En premier lieu, le « matériel historique » (p. 41) de la narration de Michelet permet en fait de confirmer le bien-fondé de la critique féministe adressée par Joan Kelly à Burckhardt : comme plusieurs études le montrent aujourd'hui, la « crise dans les relations de genre » de la première modernité – cette tension dans la construction des rapports sociaux de sexe qui ne va plus se résoudre²¹ –, surgit à la croisée de la crise religieuse de la Réforme et de la construction des rôles domestiques par les humanistes de la Renaissance. C'est bien à Michelet et non pas à Burckhardt que nous

¹⁸ Spécialiste de Leon Battista Alberti et de la culture humaniste, Joan Kelly avait étudié à Columbia avec Paul Oskar Kristeller : d'où non seulement l'attention portée à l'ouvrage de Jacob Burckhardt, mais encore sa critique du *Cortegiano* de Castiglione. Il est en revanche remarquable de noter l'absence ou presque de Michelet dans la réflexion d'une spécialiste de l'histoire de France telle Natalie Zemon Davis, « Foreword », *Forum: Revisiting Joan Kelly's "Did Women Have a Renaissance?"*, *Early Modern Women: An Interdisciplinary Journal*, vol. 8, 2013, p. 241-247, dans une intervention sur l'horizon d'attente vis-à-vis de la notion de Renaissance parmi les doctorant-es intéressé-es par les études européennes au début des années 1950. Pas de référence non plus à Michelet dans l'un de ses articles pionniers sur les enjeux de l'histoire des femmes qui était en train de se constituer en tant que discipline académique : Eadem, « 'Women's History' in Transition: The European Case », *Feminist Studies*, vol. 3/3-4, 1976, p. 83-103. Dans Eadem, *Les cultures du peuple*, trad. fr. Paris, Aubier, 1979, p. 399, Michelet est cité une fois comme exception parmi les historiens du premier XIX^e siècle, en raison de son attitude de participation morale à l'histoire du « peuple ».

¹⁹ Thérèse Moreau, *Le Sang de l'histoire : Michelet, l'histoire et l'idée de la femme au XIX^e siècle*, Paris, Flammarion, 1982.

²⁰ Voir dans cette perspective la toute récente enquête sur le traitement historiographique négatif de Louise de Savoie par Michelet : Patricia Eichel-Lojkine, « La légende noire d'une veuve en noir », in Élisabeth Gaucher-Rémond (dir.), *Mémoire de soi, mémoire d'un règne. Anne de Bretagne et Louise de Savoie*, Paris, Classiques Garnier, 2024, p. 245-268.

²¹ Lyndal Roper, « Was There a Crisis in Gender Relations in Sixteenth-Century Germany? », in Eadem, *Oedipus and the Devil: Witchcraft, Sexuality, and Religion in Early Modern Europe*, London, New York, Routledge, 1994, p. 37-52.

devons ce redoublement positif entre Renaissance et Réforme, où la deuxième poursuit et réalise le rêve de modernité de la première. L'analyse de Denis Crouzet reconnaît « ce qui était, en son temps, une grande avancée herméneutique » (p. 542-543). Or, la domestication de la « femme » comme « mère » est au centre de cette même construction de Michelet.

En deuxième lieu, la théorie de l'histoire de Michelet permet de confirmer le fait que le paradigme de l'invisibilité des femmes dans la modernité est un effet d'archéologies historiques aussi bien que d'épistémologie de l'histoire. La *mythopoïèse* de Michelet historien moraliste est fondée sur un procédé sexiste d'exclusion du champ héroïque de l'histoire des femmes déviantes par rapport à ce qu'il définit comme étant des lois de nature, la maternité et la domination masculine. Le danger de l'autonomie des femmes de tout niveau social est la négation de leur rôle maternel, ce qui lui inspire un dégoût palpable dans son récit de la « folie religieuse » des pénitentes de la Ligue qui s'associent aux prêtres encourageant la violence collective, des religieuses possédées de Loudun, des femmes violentes de Thermidor, des dévotes soumises aux jésuites, spirituellement érotisées au point de mener la guerre dans leurs foyers domestiques en refusant d'obéir à leurs époux ou pères²². En même temps, la maternité, qu'il considère comme une maladie troublant l'esprit et la raison à travers la faiblesse du corps, rend la Femme inapte à l'exercice intellectuel, tout comme au travail et à l'action politique²³. Sur le traitement historiographique de Catherine de Médicis dans l'*Histoire de France* il y aurait beaucoup à écrire (p. 418-459). J'ai perçu comme un sentiment de déception pour la stigmatisation de la reine mère de rois par Michelet dans la note complémentaire que Denis Crouzet lui consacre, et où l'on peut déceler peut-être sa tentative de nuancer la répulsion de l'historien (p. 564, n. 94).

La définition du caractère an-héroïque des femmes en tant qu'actrices historiques chez Michelet passe par la naturalisation du genre, alors même qu'il reconnaît au génie (et à l'historien) les « deux sexes de l'esprit, l'instinct des simples, et la réflexion des sages. Il est en quelque sorte homme et femme, enfant et mûr, barbare et civilisé, peuple et aristocratie »²⁴. La naturalisation des femmes implique le

²² *Histoire de France*, ou encore *Du Prêtre de la Femme et de la Famille* (dans la révision de 1845) : voir Denis Crouzet, *Le XVI^e siècle est un héros*, op. cit., p. 123-124 et 138.

²³ Voir J. Michelet, *L'Amour*, op. cit., et *La Femme* (paru en 1859 ; j'ai consulté la dixième édition, Paris, Calmann Lévy, 1879).

²⁴ J. Michelet, *Le Peuple*, op. cit., p. 202. R. Barthes remarque que Michelet s'attribue dans son Journal cette qualité : cf. « Résurrection de Michelet », *Romantisme*, n° 10, 1975, p. 39, sa réponse à l'intervention de C. Mettra : « Dans votre petit livre, Roland Barthes, vous citez cette phrase : "J'ai les deux sexes de l'esprit"... R. Barthes : « Voilà quelque chose de singulièrement moderne. Michelet est un homme qui a assumé complètement la féminité de tout sujet humain, sa féminité ».

renoncement à l'autonomie pour les épouses, le contrôle du corps maternel, qu'il impose comme devoir aux pères de famille. Michelet s'en sert pour affirmer la nécessaire asymétrie de sexe, classe et âge comme vrai moteur historique d'union et d'harmonie naturelle, dès lors du progrès humain : tout comme les enfants, les femmes aiment les plus forts, les hommes, qui les aiment pour les protéger – éduquer, éléver, libérer – d'elles-mêmes²⁵.

Une dernière question, en guise de conclusion.

Si comme l'écrit Denis Crouzet, en s'appuyant sur l'épistémologie de Gaston Bachelard²⁶

l'erreur est un opérateur de la connaissance [...]. Plus l'histoire est remplie d'erreurs, plus elle acquiert le statut de document permettant d'accéder à une anthropologie du désir qui est à l'origine de l'écriture même de l'histoire [...]. L'erreur révèle donc l'historien. Elle est l'historien à l'œuvre, quel qu'il soit et croie être » (p. 543).

la « Femme » qui vient se placer entre le désir de connaître et l'objet qu'étudie l'historien, ne serait-t-elle pas, finalement, le véritable « obstacle épistémologique » de la Renaissance de Michelet ?

²⁵ J. Michelet, *Le Peuple*, *op. cit.*, p. 54 ; *L'Amour*, *op. cit.*, p. 168 et sq. Voir aussi *La Femme*, *op. cit.*, p. 319 et sq.

²⁶ G. Bachelard, *La Formation de l'esprit scientifique. Contribution à une psychanalyse de la connaissance objective*, Paris, Vrin, 1938.

LISTE DES MEMBRES DE L'IHR/MHR 2024-2025

Direction

Ueli Zahnd 022 379 11 90 Ueli.Zahnd@unige.ch

Administration

Gabriel Carnino 022 379 82 64 Gabriel.Carnino@unige.ch
Cristina Conti-Débieux 022 379 71 08 Cristina.Conti-Debieux@unige.ch
Céline Vonlanthen 022 379 71 28 Celine.Vonlanthen@unige.ch

Bibliothèque

Eric Perruchoud 022 379 10 11 Eric.Perruchoud@unige.ch

Équipe IHR

Matteo Colombo, AS 022 379 11 86 Matteo.Colombo@unige.ch
Hadrien Dami, AS 022 379 71 42 Hadrien.Dami@unige.ch
Nicolas Fornerod, CE 022 379 71 39 Nicolas.Fornerod@unige.ch
Paul-Alexis Mellet, PO 022 379 71 40 Paul-Alexis.Mellet@unige.ch
Daniela Solfaroli Camillocci, PAS 022 379 10 14 Daniela.Solfarolicamillocci@unige.ch
Ueli Zahnd, PO 022 379 11 90 Ueli.Zahnd@unige.ch

Collaborateurs/trices

Seraina Berger, Candoc FNS
Alyzé Bianco, Candoc FNS
Océane Brigitte, Candoc FNS
Nicolas Champeaux, Candoc FNS
Melinda Fleury, Candoc NFS
Giovanni Gellera, PAST. 022 379 11 88
Geneviève Gross Collab. scient.
Christian Martens, Candoc FNS
Lorenzo Paoli, Postdoc FNS
Brigitte Roux, Collab. scient.
Paolo Sachet, Collab. scient.
Zachary Seals, Candoc FNS
Sonia Solfrini, Candoc FNS

Seraina.Berger@unige.ch
Alyze.Bianco@unige.ch
Oceane.Brigitte@unige.ch
Nicolas.Champeaux@unige.ch
Melinda.Fleury@unige.ch
Giovanni.Gellera@unige.ch
Genevieve.Gross@unige.ch
Christian.Martens@unige.ch
Lorenzo.Paoli@unige.ch
Brigitte.Roux@unige.ch
Paolo.Sachet@unige.ch
Zachary.Seals@unige.ch
Sonia.Solfrini@unige.ch

Professeur-es honoraires

Philip Benedict
Maria-Cristina Pitassi, Présidente MHR 022 379 10 12 Philip.Benedict@unige.ch
Maria-Cristina.Pitassi@unige.ch

Chercheurs/euses associé-es

Stefan Krauter
Olivier Labarthe
Chiara Lastraioli
Béatrice Nicollier
Nathalie Szczech

stefan.krauter@uzh.ch
Olivier.Labarthe@unige.ch
Chiara.Lastraioli@univ-tours.fr
Beatrice.Nicollier@unige.ch
nathalie.szczech@u-bordeaux-montaigne.fr

ADRESSE

Institut d'histoire de la Réformation
Université de Genève, Bâtiment des Philosophes
22 Boulevard des Philosophes
1205 Genève

Site Internet : www.unige.ch/ihr

SOMMAIRE

ÉDITORIAL	5
BIBLIOTHÈQUE	9
RECHERCHE	
Projets et suite des projets de recherche soutenus par le FNS	10
Projets individuels, travaux en cours	13
Cité et Université	16
Communications et autres interventions	17
Autres activités	20
Publications des membres de l'IHR	21
ENSEIGNEMENT	
Cours et séminaires	25
Cours d'été	26
THÈSES	28
BOURSES ET SÉJOURS DE RECHERCHE	30
ÉVÉNEMENTS SCIENTIFIQUES	
Événements IHR	31
Projets FNS	32
ARTICLES	
« Introduction : Denis Crouzet et Jules Michelet, une rencontre improbable ? », par Nicolas FORNEROD	35
« Pourquoi Jules Michelet ? », par Denis CROUZET.....	43
« Note sur Denis Crouzet, Jules Michelet et la notion de voix », par Marie HOULEMARE.....	55
« Michelet et le « roman » de la Renaissance : faits et fiction dans l'écriture de l'histoire », par Michèle CLÉMENT	63
« La Renaissance héroïque de Michelet, un rêve de masculinité historienne ? », par Daniela SOLFAROLI CAMILLOCCI.....	77